

pour les

pour les

pour les

LA NOUVELLE RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Claude Hurtubise

ROGER PICARD
George Sand,
romancière sociale

●

MARCEL-RAYMOND
Le poète Louis Aragon

●

Aux portes de Paris

●

Août-septembre

Volume III, No 6

MONTREAL
1944



LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Claude Hurtubise

Sommaire

ROGER PICARD	Georges Sand, romancière sociale	321
MARCEL-RAYMOND	Le poète Louis Aragon	333
ROBERT CHARBONNEAU	Petits poèmes retrouvés (III)	347
WALDEMAR GURIAN	La politique étrangère de la Russie soviétique	348
CLAUDE LAFRANCE	Chez le photographe	359

CHRONIQUES

La politique

AUGUSTE VIATTE : Valeur et limites du panaméricanisme
RICHARD PIRQUET : Aux portes de Paris

Le cinéma

WALLACE FOWLIE : Notes sur le film "Le Cœur de France"

Les livres

EUGENE CLOUTIER : Anatole Laplante

L'abonnement à 10 numéros : Canada, \$2.00; étranger, \$2.25. Payable
par mandat ou chèque au pair à Montréal, négociable sans frais.
60 ouest, rue Saint-Jacques, Montréal. HArbour 3924.

Août-septembre 1944, Vol. III — Numéro 6 Le numéro : 25 cents

LA NOUVELLE RELEVÉ

Août-Septembre 1944

Vol. III — Numéro 6

GEORGE SAND, ROMANCIÈRE SOCIALE

Le grand romancier social du romantisme, c'est incontestablement, George Sand. Ses origines, son éducation, sa vie, la poussaient à développer des thèses sociales dans ses livres et la preuve c'est qu'elle le fit, spontanément et sans nulle idée systématique, même dans ses purs romans descriptifs ou psychologiques. Mais des influences intellectuelles s'exercèrent directement sur elle et la poussèrent à écrire de véritables romans sociaux. Cela n'eut qu'un temps dans sa carrière et, assez vite, elle revint à sa vocation de conteuse, sans toutefois rien abandonner des sentiments qui avaient inspiré ses thèses sociales et dont le plus persistant fut la bonté.

Je ne veux pas refaire ici la biographie, trop connue, de George Sand et qu'elle a elle-même racontée, en partie seulement, d'ailleurs, dans les dix volumes de son *Histoire de ma vie*. On sait que, par son père, elle descendait de Maurice de Saxe et était apparentée aux rois de Pologne, tandis que sa mère était la fille d'un oiseleur des quais de Paris. Son enfance, tiraillée entre sa mère prolétarienne et sa grand-mère, l'aristocratique Mme Dupin de Francueil, lui fait sentir le conflit des classes, des « mondes » dans la société. Mais ce sont surtout son mariage malheureux avec le baron Dudevant et les expériences successives, et assez nombreuses, qu'elle fit de l'amour qui l'induisirent à réfléchir sur les inégalités sociales, sur la liberté des passions. Elle a des griefs à faire valoir contre les préjugés sociaux, ceux de la caste et ceux de la fortune; elle revendique, avec une fougue toute romantique, la destruction des entraves que l'opinion ou la société met au libre développement de la passion.

C'est la situation de la femme surtout qui lui tient à cœur, et qu'elle voudrait voir délivrée de toutes les inégalités et les injustices qui l'accablent. Elle n'a, certes, pas été la première à introduire ce problème dans la littérature romanesque : Mme de Staël avec *Delphine* et *Corinne* et, plus encore, Mme Riccaboni avec ses nombreux

romans, lui avaient ouvert la voie. Mais elle y apporte une sensibilité spéciale et une puissance de persuasion qui devaient la faire considérer, dans l'histoire sociale de la littérature, comme le vrai porte-parole des femmes malheureuses, incomprises et révoltées contre la société qui les opprime.

Aussi, dès le début de sa carrière et dans ses romans qui sont classés comme étant purement psychologiques ou individualistes, soulève-t-elle des problèmes sociaux et soutient-elle de véritables thèses réformatrices. C'est, d'abord, qu'elle a des qualités d'esprit vraiment sociales : la bonté, la pitié pour les souffrants, l'enthousiasme idéaliste, l'intuition des misères du peuple. C'est aussi qu'elle a, comme tous les romantiques, la conviction que l'écrivain doit guider son époque : « Nous croyons que la mission de l'art, écrit-elle dans la Préface de *La Mare au Diable* (1846), est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devra remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs... L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale. » Fort heureusement, George Sand n'a pas négligé le réalisme dans ses œuvres, mais l'idéalisme y domine et, dès le début, s'oriente vers les questions sociales. Dans *Valentine* (1832), on trouve de nombreuses tirades sur les vices des institutions sociales, sur la réforme du mariage; dans *Jacques* (1834), le droit de la femme aux multiples amours est illustré avec autant de vigueur que d'éloquence. Dès 1833, dans son article sur *Lélia* (1833), Sainte-Beuve faisait ressortir l'influence du saint-simonisme sur l'esprit des femmes qui réclamaient leur émancipation; de cette doctrine, il disait qu'elle avait eu « le mérite de mettre à nu plusieurs plaies de l'organisation sociale... ce qu'avait d'irrégulier et de livré au hasard la condition de la femme, son éducation d'abord, et plus tard, dans le mariage, son honneur et son bonheur. » Il louait G. Sand d'avoir illustré si vivement ces situations dans *Indiana* (1832) comme dans *Lélia*, dont il dégageait l'inspiration philosophique et sociale.

Plus tard, d'ailleurs, rééditant *Lélia*, George Sand devait en accentuer ce caractère; elle y ajoutait un troisième volume, où un personnage nouveau, Esméo, représente le socialisme, auquel il essaie de convertir ce pur esthète qu'est le poète Sténio. En même temps, elle atténuait les blasphèmes de *Lélia* contre la religion, car elle mettait alors, sous l'influence de Lamennais, une nuance de catholicisme dans son socialisme débutant. Sa *Correspondance* (réunie en six volumes en 1882), ses articles de presse (qu'elle a recueillis dans divers volumes comme *Questions politiques et sociales, Souvenirs et Idées, Nouvelles lettres d'un Voyageur*, etc...) montrent l'évolution de sa

pensée vers le roman social, et nous permettent de voir sous quelles influences combinées ou successives elle écrivit alors les œuvres de sa période militante (1835 à 1848 environ).

* * *

Comme il était naturel, de tous côtés on cherchait à attirer la grande romancière, qu'il eût été glorieux et profitable, pour une secte ou un parti, de pouvoir s'attacher. Vers 1836, les saint-simoniens lui font mille avances, lui envoyant des fleurs, des cadeaux et lui offrant même, ce qu'elle sut refuser avec tact, de devenir la papesse de la « religion », aux côtés du « Père » Enfantin. Elle alléguait qu'elle n'était pas « une de ces âmes fortes et retrempées, qui peuvent s'engager par serment dans une voie nouvelle » et demanda d'être traitée comme un ami, non comme une inspiratrice. En fait, elle ne s'affilia jamais à la secte, bien qu'elle y comptât des amis et en suivit avec intérêt les manifestations. Si elle était d'accord avec les saint-simoniens sur la critique sociale, elle n'acceptait ni leur condamnation de la propriété et de l'héritage, ni surtout leurs extravagances touchant les problèmes féminins.

Les fouriéristes, eux aussi, ne cessent de convoiter l'amitié et la collaboration de G. Sand. Edouard de Pompéry lui consacre d'importants et judicieux articles dans la *Phalange* et fait voir comment, entrée dans la littérature sans avoir de système social en tête, elle s'est révélée écrivain socialiste. Mais, conclut le phalanstérien, si elle a pu poser les problèmes, elle n'a pu les résoudre, puisque la véritable science sociale, c'est-à-dire la doctrine sociétaire lui manque. A plusieurs reprises, il entreprendra le siège de la romancière, au point de l'importuner un peu, tant par ses appels publics que par ses lettres privées. George Sand, qui, un temps, s'était intéressée aux idées de Fourier, le trouvait trop sec, trop rationnel, trop algébrique, disait-elle. Bien que son *Péché de M. Antoine* (1847) soit une véritable étude fouriériste, elle n'a jamais voulu entrer dans le phalanstère et ses désillusions de 1848 n'étaient pas faites pour l'y ramener.

Elle s'intéresse, à vrai dire, à toutes les doctrines, suit, à sa façon et pour des temps plus ou moins courts, les divers courants intellectuels de son époque : elle lit Agricola Perdiguier et s'intéresse au compagnonnage, elle lit *l'Organisation du travail* et s'enthousiasme pour le collectivisme de Louis Blanc. Elle écoute Barbès, Jean Reynaud et d'autres illuminés. Elle n'échappe même pas à l'influence des

occultistes, comme le montre si bien A. Viatte, dans *Les Sources occultistes du romantisme* (t. II. pp. 167, 268, 273) et comme cela ressort de *Consuelo* (1843) et de la *Comtesse de Rudolstadt* (1845), où l'on trouve mêlées aux rêveries politico-religieuses de P. Leroux, des considérations sur la métempsycose, les réincarnations, les secrets maçonniques. De toutes ces passades, comme des patronages qu'elle donne à divers doctrinaires, elle ne retire souvent que désillusions. Louis Reybaud n'a pas eu de peine à la railler, dans son *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques*, où il lui consacre un chapitre malveillant, intitulé « Les malheurs d'une Égérie ». C'est avec plus de justesse, quoique sans particulière tendresse que, plus tard, Doumic, dans les conférences qu'il lui consacrait en 1909 — et que la *Revue des cours et conférences* a recueillies — pouvait dire de l'enthousiasme doctrinaire de George Sand : « Pas une nouveauté vers laquelle elle ne se soit précipitée, pas une chimère qu'elle n'ait accueillie, pour nous la renvoyer, renforcée et passionnée. Vibrant à tous les souffles, électrisée par tous les orages, elle a regardé vers chaque nuée derrière laquelle il lui semblait voir briller un astre. »

S'il est vrai qu'elle alla d'objet en objet dans ses expériences à travers les innombrables doctrines sociales de son époque, il est certain que les trois penseurs contemporains qui eurent le plus d'influence sur son esprit furent Michel de Bourges, Lamennais et Pierre Leroux, tous trois plus sentimentaux que rationnels et tous trois d'un tempérament aussi romantique que celui des personnages de G. Sand, mais beaucoup moins que le sien. Car on sait qu'au demeurant, elle gardait assez bien son sang-froid; elle protestait quand on voulait la confondre avec ses héroïnes : « Lélia n'est pas moi, écrivait-elle. Je suis meilleure enfant que cela. Mais c'est mon idéal... ce n'est qu'un poème, non une doctrine. » Faguet, qui cite ce passage, ajoute spirituellement (*XIXe siècle*, p. 389) : « Elle était de sens bien plus rassis que ses lectrices et a inspiré plus de folies qu'elle n'en a fait. »

Aux moments où elle était le plus sous l'influence intellectuelle et sentimentale de ses inspirateurs, elle sembla se donner tout entière à ses idées sociales. C'est Michel de Bourges, avocat éloquent, passionné, qui, le premier, l'initia réellement à ces spéculations. Il avait été son défenseur, en 1835, au cours de son pénible procès en séparation et, ils se lièrent étroitement à la suite de cet incident. George Sand n'avait pas été sans accorder déjà son attention aux problèmes et aux doctrines. Son premier roman, *Rose et Blanche* (1831), écrit en collaboration avec Jules Sandeau, sous le pseudonyme qu'elle devait garder et rendre célèbre, était d'ordre politique et de tendance con-

servatrice. C'est à la suite de la publication de cet ouvrage que Michel avait entrepris de la convertir au socialisme. Dès les premiers temps de leur liaison, elle écrit *Simon*, roman républicain et très romanesque, dont le personnage qui lui donne son titre est le portrait moral de son inspirateur.

La romancière voit le jeune avocat comme un mystique social, un réformateur, un esprit profondément religieux. Les *Lettres d'un Voyageur* dont la plupart lui sont adressées, à Michel, la montrent comme se convertissant peu à peu à ses idées; il tâche de lui enseigner le babouvisme et l'égalitarisme, mais elle ne le conçoit que comme le droit égal de tous les hommes au bien-être et le purge de toute violence. Elle écoute davantage son républicanisme, sans toutefois professer une confiance aveugle dans le peuple et dans ses votes. Mais elle salue la République avec sincérité et, l'invoquant comme une divine et peut-être chimérique utopie, elle s'écrie: « Si tu descends sur nous avant l'accomplissement des temps tu me trouveras prête à te recevoir et toute vêtue déjà conformément à tes lois somptuaires ».

Cependant, elle allait se libérer de l'influence de Michel de Bourges pour se donner, sur le plan purement intellectuel, à Lamennais et à Pierre Leroux; ils lui apportent, lui semble-t-il, quelque chose de plus substantiel, de plus logique que les improvisations plus brillantes que solides de son chaleureux défenseur. Dans la troisième des *Lettres d'un Voyageur*, elle dit son admiration pour Lamennais. Bientôt elle lui envoie, pour son journal, ses *Lettres à Marcie*, où elle revient sur les condamnations qu'elle avait portées contre le mariage dans *Jacques, Léone Léoni* (1835) ou *Valentine*. Elle y condamne les licences du saint-simonisme et renie l'apologie de la passion. Mais elle restait partisan de l'émancipation de la femme alors que Lamennais voulait en maintenir la subordination. La sixième *Lettre à Marcie*, écrite au moment de sa rupture avec Michel de Bourges est, de nouveau, pleine de blasphèmes contre la société, contre les hommes, et Lamennais, qui voit dans ces lettres du dévergondage d'esprit, en suspend la publication.

Il avait eu sur la jeune romancière l'influence d'un prêtre et d'un maître; il l'avait enthousiasmée pour la justice et la charité; il lui enseignait une sorte de religion naturelle de la bonté qui la détachait du communisme utopique et autoritaire de Michel de Bourges. Mais Lamennais lui paraissait n'avoir aucun programme pratique, aucun système complet. Elle crut trouver tout cela chez Pierre Leroux qui fut, certainement, de tous les penseurs sociaux du romantisme, celui qui exerça sur elle l'influence la plus profonde et la plus longue. Il

avait pourtant moins de génie et moins de précision encore que Lamennais, mais George Sand croyait voir clair dans les brouillards illuminés de cet auteur. Tout au moins, elle se sentait régénérée intellectuellement et sentimentalement par lui; elle s'enthousiasme pour son amour du peuple et sa philosophie de l'histoire.

Elle l'aide à fonder, avec Viardot, cette *Revue Indépendante*, où elle publiera plusieurs romans, *Horace* (1842), *Consuelo* (1842-3), *la Comtesse de Rudolstadt* (1843-45). C'est sous l'influence de Leroux qu'elle en écrit d'autres, à la fois métaphysiques et sociaux, comme *Spiridion*, *le Meunier d'Angibault* (1845), *le Pêché de M. Antoine*. Sa correspondance, autour de 1840, est pleine de Pierre Leroux, qu'elle loue en néophyte exaltée. « Il faut bien que je vous le dise », écrit-elle, le 14 février 1844, à un ami, « George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du Maître. »

A cette époque, c'est donc délibérément que George Sand écrit des romans sociaux de caractère idéologique et pendant treize ans, entre 1836 et 1849, elle publie des romans humanitaires et idéalistes. Elle s'en explique dans la préface du *Compagnon* (1840) : « Depuis quand, écrit-elle, le roman est-il forcément la peinture de ce qui est, la dure et froide réalité des hommes et des choses contemporaines ? » Et, rappelant une controverse amicale à ce sujet avec Balzac, elle lui dit : « Je voudrais faire l'églogue humaine, le poème, le roman humain. En somme, vous voulez et savez peindre l'homme tel qu'il est sous vos yeux, soit; moi, je me sens portée à le peindre tel que je souhaite qu'il soit. » On lui attribue donc alors, et elle se croit volontiers, des opinions et une vocation de penseur social. Ici encore, elle suit son temps, mais comme elle manque d'une véritable préparation aux études sociales et qu'elle ne paraît pas avoir les qualités d'esprit qu'exige la philosophie politique, les romans qu'elle écrit alors ne sont pas ses meilleurs et nous paraissent aujourd'hui un peu verbeux.

Les trois principaux et ceux qui ont le plus nettement le caractère des romans à thèse, sont : *le Compagnon du Tour de France*, *le Meunier d'Angibault*, *le Pêché de M. Antoine*. *Le Compagnon* (1840) décrit les mœurs et coutumes du compagnonnage qui, dès cette époque, touchait à son déclin. Il lui vaut les critiques de Reybaud (*Les réformateurs sociaux*, t. II) lui reprochant de parler au hasard des classes

ouvrières, de les montrer à la fois comme dégradées par la misère et investies d'une sagesse merveilleuse, de les inviter à se repaître de fumées, alors qu'elles ont besoin de pain, etc. . . . Comme Lamartine, dans son *Tailleur de pierres de Saint-Point* (1851) ou dans sa *Geneviève* (1850), George Sand idéalise l'ouvrier. Son héros est doué des plus nobles qualités et, en outre, il est au courant de tous les problèmes et de tous les systèmes sociaux et les expose intarissablement.

Dans ce roman, elle n'a pas voulu seulement faire le panégyrique du compagnonnage — que d'autres alors, jugeaient néfaste et périmé — ni se borner à le décrire avec érudition, elle a voulu poser la question sociale. Elle lie les deux sujets, en essayant de montrer que c'est la misère qui engendre les sociétés secrètes : « tant que la société officielle sera caste, la société officielle donnera naissance aux sociétés secrètes ». Elle préconise non seulement le droit à l'association et la solidarité, chère à P. Leroux, mais aussi le droit au travail, comme Louis Blanc.

Le Meunier (1845) nous fait voir une femme noble, divorcée et riche, aimée d'une jeune ouvrier idéaliste qui ne consentira à l'épouser qu'après qu'elle sera ruinée. Ses personnages et notamment le meunier, qui joue ici le rôle du « raisonneur », rejettent le saint-simonisme, où l'héroïne trouve un manque d'amour et de religion — ce qui a de quoi surprendre — et ne voit que pièges tendus à la simplicité des hommes. Une sorte de communisme religieux de l'avenir est préconisé par les porte-parole de l'auteur, mais sans qu'il s'en dégage rien de précis, ni rien d'autre qu'une sorte d'atmosphère. Dans *le Péché*, le socialisme de G. Sand s'affirme davantage. Le bourgeois, sous les espèces d'un maire rigidement attaché à la loi, y a le mauvais rôle; les personnages sympathiques sont un comte ruiné qui s'est mis au travail et un prolétaire chevaleresque. Elle se complait à dépeindre là une sorte de commune idéale où tout se règle selon les principes d'égalité et de fraternité. Plus tard en 1851, dans la préface d'une nouvelle édition de ce livre, elle expliquera qu'elle l'avait écrit en un temps où toutes les utopies avaient cours : « Le pouvoir, du moment qu'elles ne revêtaient aucune application d'actualité politique, s'inquiétait assez peu des théories et laissait chacun faire la sienne, émettre son rêve, construire innocemment sa cité future, au coin de son feu, dans le jardin de son imagination. »

George Sand avait largement profité de cette tolérance. Dans ses préfaces, elle s'en excuse elle-même : elle convient que son communisme est irréalisable et que le paysan y est rebelle (*Le Péché*, préface 1851). Mais elle tente son apologie ou sa disculpation quant aux fâcheuses

conséquences que peuvent avoir ses idées. Les trois préfaces que, de dix en dix années, elle mit à *Indiana* suffisent à en témoigner : en 1832, elle insiste sur la moralité de son livre, où elle a voulu montrer la situation malheureuse de l'être qui cherche à s'échapper des contraintes légitimes ; sans doute, elle n'a pas donné un caractère séduisant aux personnages qui représentent la loi (Delmare) ou l'opinion (Ralph), mais elle a voulu aussi, dit-elle, faire voir chez celui qui incarne les illusions des réfractaires sociaux (Raymon) un être victime d'espérances folles, déséquilibré par la passion. En 1842, elle vante moins les tendances morales de son œuvre, et, en 1852, assagie, elle proteste contre les intentions qu'on a voulu lui attribuer contre les influences qu'elle aurait exercées et elle assure avoir écrit sous la seule dictée de son imagination et sans voir au delà du plaisir de conter.



George Sand ne se piquait pas de distinguer entre les formules théoriques des diverses écoles. Elle y choisissait ce qui convenait à ses préoccupations et enthousiasmes du moment ou aux dispositions profondes et permanentes de sa sensibilité. Elle n'a ni la tête philosophique, ni l'esprit critique et l'on tirerait malaisément un corps de doctrines bien cohérent de ses romans. Mais on ne saurait lui en faire grief : elle est avant tout un poète, qui s'émeut à propos des problèmes sociaux et non un penseur qui raisonne et construit avec logique, jusque dans la chimère. Ce sont là les deux aspects du romantisme social. Notre romancière, en fait de philosophie sociale, est une éclectique, qui a pris son bien de toutes parts et son originalité n'est pas là.

Au gré des influences qui la conquéraient, elle s'attribuait tour à tour des qualifications diverses, quitte à les abandonner bientôt. Par exemple, elle s'est crue communiste, vers 1843, quand elle se paraît avec ostentation de ses origines plébéiennes et déclarait vouloir répudier la noblesse à laquelle la rattachaient ses origines paternelles (voir sa lettre de 1843 à V. Poncey, le maçon-poète). Mais elle est si peu communiste, en réalité que, pour récompenser ses personnages sympathiques, prolétaires ardents à prononcer des discours « avancés », elle les fait tous finir dans une solide aisance de propriétaire (*Le Meunier . . . , la Famille de Germandre*, 1861). Son communisme reste conciliant, bien qu'elle soit hantée par un égalitarisme persistant. Elle connaît trop les paysans pour ne pas savoir combien est fort chez eux le sentiment de la propriété. « La terre que l'homme cultive

lui-même, écrit-elle à Planchut (*Correspondance*, 3e vol.) lui est aussi personnelle que son vêtement. Sa chambre ou sa maison est encore un vêtement; son jardin ou son champ est le vêtement de sa maison.) Elle entend donc qu'on laisse aux paysans leur petite propriété personnelle et qu'on ne « collectivise » que ce qui lui est étranger. C'est ce que semble avoir réalisé la réforme agraire de la Russie, où, à en croire W. Karénine, le copieux biographe de la romancière, ses livres ont eu tant de succès et d'influence.

George Sand a, le plus souvent, repoussé les doctrines communistes comme celle de Cabet, dont elle ne se dira jamais le disciple, bien qu'elle préférât l'Icarie au Phalanstère. C'est peut-être son éclectisme qui rassurait ses éditeurs et qui explique que des journaux conservateurs comme *l'Époque* ou le *Constitutionnel* publiaient en feuilletons des romans que refusaient les journaux de gauche. C'est qu'aux uns comme aux autres, elle faisait figure de rêveuse, donc peu dangereuse, pensaient les premiers, décourageante, estimaient les seconds qui voulaient préparer leurs fidèles à l'action immédiate.

Elle choisit ce qui lui plaît chez ses inspirateurs : à Pierre Leroux, elle emprunte ses vues sur l'association, la religion sociale, le mariage, la propriété individuelle, lui laissant pour compte sa métaphysique qu'elle juge un peu confuse, ou ses vues d'organisation communale dont la technicité la rebute. Chez Jean Reynaud, elle prend ses idées sur la souffrance et son but providentiel (Victor Hugo retenait, lui aussi, cette thèse comme une sorte de consolation dans ses *Pauca Meae*, en supposant que Dieu fait peut-être « des choses inconnues, où la douleur de l'homme entre comme élément »). Elle prend à Reynaud son système de l'amour divin et celui de l'immortalité progressive de l'âme, mais elle lui laisse ses projets de réforme sociale.

On ne peut parler d'une doctrine originale de George Sand. Elle n'a que des thèses préférées et persistantes : l'affranchissement de l'exploitation des ouvriers par les patrons, de la femme par l'homme, du peuple par la misère; elle préconise le droit égal de chacun aux biens de ce monde, à la propriété. D'un roman à l'autre, on voit évoluer sa philosophie sociale, mais le but en reste toujours le même, but moral qui comporte l'éducation du peuple, la solidarité des hommes et des peuples, la lutte contre la misère, l'organisation d'une vie de simplicité et de bonté. Ces sentiments ne cesseront de s'exprimer, même après qu'elle aura renoncé à développer des considérations doctrinales, dans des romans comme *François le Champi* (1850) ou la *Petite Fadette* (1849).

Toutes les doctrines qu'elle absorbe et qu'elle reflète succes-

sivement, elle les relie et les fonde dans un sentiment dominant : la bonté. Chez elle « tout vient du cœur et en déborde à larges flots. Son romanesque philosophique et socialiste est encore, à le bien prendre, une des formes de sa bonté », dit Jules Lemaitre (*Contemporains*, t. IV, 164). Et Faguet reconnaît, lui aussi, qu'elle a été toute bonté et que « jamais femme n'a épousé plus loin les qualités de l'honnête homme. » Il se pourrait bien, somme toute, que l'influence qui l'ait le plus profondément pénétrée ne fut celle d'aucun contemporain, mais simplement celle de Jean-Jacques, dont elle était nourrie et dont l'admiration était conservée comme une tradition de famille chez sa grand-mère Dupin de Francueil.

Elle-même, d'ailleurs, le confesse, dans des *Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau* : « Je lui reste fidèle, dit-elle, . . . comme au père qui m'a engendrée, car s'il ne m'a pas légué son génie, il m'a transmis . . . l'amour de la nature, l'enthousiasme du vrai, le mépris de la vie factice et le dégoût des vanités du monde. » Là est bien l'empreinte profonde qu'elle a reçue ; les prophètes socialistes de son époque n'ont eu de prise sur elle que dans la mesure où leurs thèses venaient au soutien de celles de Jean-Jacques et, pour le reste, ils ne lui fournissaient que des sujets de discours, des digressions, du pittoresque intellectuel. G. Sand, psychologiquement, ressemble moins aux femmes de son siècle, aux exaltées du romantisme qu'à celles du XVIII^e siècle, qui aimaient la nature, la liberté, l'amour. Mais elle doit à son époque d'avoir senti et, en un certain sens, approfondi la question sociale, que les « âmes sensibles » gagnées à Rousseau avaient un peu négligée autrefois.

Aussi bien, après la période où elle cédait aux courants doctrinaux et se croyait sincèrement socialiste ou communiste, restera-t-elle une sentimentale, éprise de bonté et gardera-t-elle l'esprit républicain, avec un idéalisme que tous ses romans ne cesseront de refléter, jusqu'aux derniers.

Quand éclata la Révolution de février 1848, George Sand crut arrivée l'heure du communisme fraternel. Dès le 7 mars, elle écrit des *Lettres au peuple*, pleines d'enthousiasme et de foi ; en avril, le Gouvernement provisoire lui demande sa collaboration pour le *Bulletin Officiel de la République*, et elle en rédige entièrement le seizième numéro. C'était un long exposé, d'un ton violent et illuminé, qui consterna ses amis et effraya l'opposition. Elle y réclamait « le gouvernement du peuple par le peuple », ce qui déplut à l'Assemblée, et revendiquait le droit des prolétaires sur les richesses, ce qui terrorisa les possédants. Elle faisait appel aux instincts populaires, en exaltant

leur caractère quasi divin et revenait aux théories de ses romans les plus violents, comme *Jacques* (1834).

Après cet éclat malencontreux, elle se calma un peu; après les émeutes de mai, elle s'effraya elle-même de la violence et, de Nohant, elle écrit des lettres désabusées à ses amis. Peu à peu, elle revise et renie beaucoup de ses idées : sur le peuple, qui lui paraît être un enfant plein de promesses et d'idéalisme, mais n'ayant aucune maturité politique; sur les théories de la propriété, que les socialistes ont dangereusement exagérées; sur la bonté native de l'homme, car elle voit partout l'ingratitude, la bêtise et la méchanceté. Dans la préface qu'elle donne au livre d'un ouvrier, Borie, elle écrit qu'il faut prendre l'homme tel qu'il est, avec un peu d'optimisme, mais sans excès; elle croit que des siècles sont nécessaires pour que l'esprit humain, ayant évolué, soit apte à vivre dans un milieu communiste.

En 1849, elle est totalement assagie. A Hetzel, son éditeur, elle confie son dégoût pour l'esprit de parti : « Je donnerais de bon cœur, dit-elle, non pas au Président qui ne l'a pas demandée, mais à Dieu que je connais mieux que bien d'autres, ma démission politique. » Elle est de plus en plus déçue par les événements; ses illusions sur le peuple, avec les prétentions à la prescience qu'affichent ses adulateurs, l'abandonnent. Elle va même jusqu'à réhabiliter la bourgeoisie, dans les romans qu'elle écrit à cette époque : *Mont-Revêche*, *Adriani*; les diverses classes de la société lui apparaissent comme ayant mêmes instincts et dispositions et aussi comme luttant contre les mêmes fatalités.

Son idéalisme persiste, mais beaucoup plus mesuré, et ce n'est plus à des prolétaires prédestinés ou à des artistes un peu prophètes qu'elle en confie la défense, mais à de jeunes bourgeois, comme le Pierre Sorrière de *Monsieur Sylvestre*, qui fait l'apologie du bon sens, des expériences sociales prudentes, du travail patient et qui montre les dangers de l'utopie et des révolutions. Désormais, retirée dans son château de Nohant, où elle allait continuer d'écrire et de faire le bien jusqu'à sa mort, George Sand renonce aux romans à thèse, dont la vogue, d'ailleurs, déclinait. Elle revient aux idylles et aux fictions pures, où elle répand beaucoup de tendresses, de passions douces, dépeintes avec beaucoup plus de finesse qu'on est habitué à le répéter. Sa passion politique n'est pas tout à fait morte et se ranime dans certaines œuvres comme *La Daniella* ou *Mlle de la Quintinie* (1863), mais c'est une exception dans cette fin de carrière, dont les œuvres, ne sont plus qu'un hymne à la bonté, à l'amour universel, par quoi elle reste bien romantique jusqu'au bout.



Il est toujours difficile de mesurer l'influence réelle d'un auteur sur les idées et les mœurs de son temps et de la postérité. Au dire de Daniel Stern, (*Histoire de la Révolution de 1848*, t. II), en raison du peu de cohésion et d'originalité de ses idées et du caractère passionné qu'elle leur communiquait, l'influence de George Sand n'aurait été, « malgré la force et la beauté de son talent, qu'une influence purement agitatrice. » Mais c'est se méprendre à la fois sur l'originalité et sur la passion. Il n'est pas besoin d'être un penseur original pour agir sur les esprits et, le plus souvent, c'est par leurs vulgarisateurs que les systèmes originaux se diffusent. Quant à la passion, bien loin de rebuter les lecteurs de romans, elle les attire, s'empare d'eux et imprime dans leur esprit des opinions qu'ils n'auraient pas été chercher dans des traités théoriques. Les romanciers sociaux du romantisme n'ont sans doute rien inventé en matière doctrinale, mais leur talent narratif, leur éloquence, leur don de créer des personnages vivants ont accru la séduction des idées qu'ils empruntaient et augmenté leur force de pénétration. Le meilleur historien de G. Sand, un auteur russe, W. Karénine, nous assure que tous les romanciers russes qui ont ramené en France les idées humanitaires, les avaient prises dans George Sand, qu'ils lisaient passionnément.

Mais pour nous en tenir au témoignage français d'un contemporain de la grande romancière, nous citerons ce que Renan, dans l'oraison funèbre qu'il lui consacra, a dit, de George Sand : « Ses œuvres sont vraiment l'écho de notre siècle. On l'aimera, quand il ne sera plus, ce pauvre XIX^e siècle que nous calomnions... George Sand alors ressuscitera et deviendra notre interprète. Le siècle n'a pas ressenti une blessure dont son cœur n'ait saigné, pas une maladie qui ne lui ait arraché des plaintes harmonieuses. Ses livres ont les promesses de l'immortalité, parce qu'ils seront à jamais les témoins de ce que nous avons désiré, pensé, souffert. »

ROGER PICARD

LE POÈTE LOUIS ARAGON

Encore qu'il ne faille pas exagérer, puisqu'il y a toujours eu des poètes en France, la poésie française connaît avec la guerre un regain remarquable. La misère, l'angoisse, l'exil ou la prison font naître, dans la solitude qu'ils créent, des chants purs et des plaintes éternelles. Les poètes les plus abstraits, les plus fermés retrouvent le chemin des plus simples choses et les cris de joie d'une poésie qui a craint de se perdre et qui se tâte, surprise de se retrouver vivante. Des revues de poésie ont surgi de partout, tant en France qu'à l'étranger : *Confluences*, *L'Arbalète*, *Profil poétique de la France*, *Poètes casqués*, *Poésie* 40, 41, 42, 43, . . . ; en Suisse : *Les Cahiers du Rhône* ; en Afrique du Nord : *L'Arche*, *Fontaine* qui a consacré tout un numéro à la poésie considérée comme exercice spirituel, avec la collaboration de Jacques et Raïssa Maritain, Pierre Emmanuel, Jean Wahl, Edmond Jaloux, Pierre-Jean Jouve, René Daumal, Max Jacob et plusieurs autres ; en Amérique du sud : *Lettres Françaises*, bien que la poésie y soit assez souvent malmenée ; à la Martinique : *Tropiques* ; à New York : *Hémisphères*, cependant qu'André Breton et quelques amis poursuivent, et surtout reprennent, dans *VVV*, leurs expériences surréalistes : jeunes poètes prodiges, photos truquées, jeux de carte, Marquis de Sade en jupon ou astrologie.

Sorti de Suisse et réimprimé à Montréal, un *Cahier des Prisonniers* révèle quelques beaux textes tant en vers qu'en prose, bien que sa valeur soit surtout sentimentale. On sent bien partout (moins chez les surréalistes toutefois) que les jeux sont refaits et, du maquis poétique actuel, surgissent déjà quelques grands noms : Pierre Emmanuel, par exemple, dont *Jour de colère*, publié à Alger, révèle des dons de prophète, de poète et de voyant ; l'exquis Alain Borne ; Jean Wahl dont les poèmes écrits au camp de concentration, empreints de nostalgie et de résignation, ont fait profonde impression chez tous ceux qui les ont lus ; Loys Masson, au souffle large, enflé comme la mer ; François Dodat, Jean Garamond ; Joseph Rovin, Philippe Dumaine, Fernand Lot, Alain Bosquet, qui regarde le monde au travers le kaléidoscope d'images absolument nouvelles, et nombre d'autres, sans compter les inconnus.

Si l'on ajoute à ces surgeons neufs l'activité des aînés : d'un Jules Supervielle, d'un Yvan Goll, d'un St. John Perse, d'un André Breton, et ce que nous savons d'un Pierre-Jean Jouve, d'un Audiberti ou d'un Eluard, on peut dire que l'atmosphère générale est de celles qui font pressentir les grandes époques.

Mais il semble que tant de poussées diverses aient été plus ou moins voilées par la renommée subite, inattendue, envahissante, justifiée, comme celle de Shostakovitch, en partie par les circonstances, d'un poète que l'action — et pas toujours la meilleure — a trop longtemps retenu, et qui revient bruyamment à la poésie, avec *Le Crève-cœur* et *Les yeux d'Elsa*, un peu comme on reprend une vieille maîtresse.

Au Canada, celui qui aurait essayé, il y a quelques années, d'écrire en bien de livres comme *Les Cloches de Bâle*, *Le mouvement perpétuel*, *Anicet*, ou de mettre sur le compte de l'art l'obscénité des *Paramètres*, se serait fait montrer du doigt. Il a suffi à ce poète de parler de la France, la main sur le cœur, d'évoquer Dunkerque ou *juin poignardé*, pour que tout lui soit pardonné de son passé inquiétant. Le nom d'Aragon est maintenant bien porté. On le prononce dans les salons; on lit ses vers à la radio, « avec toutes sortes d'accompagnements sérapiques », on les cite au petit déjeuner en plongeant le couteau jusqu'à la garde dans le pot de marmelade anglaise. Il lui arrive ce qui advint à feu Rostand : l'enthousiasme de ses admirateurs le dessert.

Que tous ceux qui n'ont jamais rien entendu à la poésie, qui ont toujours tenu les « voyants » pour des voyous, des farceurs ou des illuminés s'arrachent maintenant Aragon et en fassent leur vedette, il y a de quoi donner sur les nerfs du critique le plus placide. Quoi ! c'est au suffrage universel d'élire un poète. N'a-t-il pas assez de se choisir de mauvais gouvernants ? Vengeance de la bourgeoisie contre la poésie. Enfin, grâce à certains mots dont la charge affective et émotive a toujours des effets sûrs : patrie, honneur, danger, Jeanne d'Arc, elle se croit de plain-pied avec toute la poésie. Elle a pu lire jusqu'au bout une œuvre pourtant rétrograde qui se présente comme novatrice et qui vit d'un compromis constant entre une liberté d'images fort poussée et une certaine sagesse bourgeoise manifestée surtout dans le choix de l'alexandrin et la persistance de la rime, même torturée, poésie d'un poète authentique certes, mais un peu fabriquée et attachée court.

Que le symbole du désordre devienne celui de l'ordre et la bannière du nationalisme le plus étroit — celui qui veut complètement renier le passé — il y a là quelque chose de gênant qui fait un peu compren-

dre, sans pour cela les partager, les réserves de poète comme André Breton contre l'ancien « camarade ». Que *Le crève-cœur* contienne de beaux vers, personne n'en doute, mais trop de gens le lisent derrière votre épaule. Leurs étranglements de joie et leurs borborygmes d'admiration devant, la plupart du temps, le plus mauvais, par exemple ses rimes alambiquées, gênent le plaisir de l'admirateur de bonne volonté. Il sent à quel point la poésie a toujours été en avance sur le public et comme Aragon peut la desservir en la remettant au pas.

Si j'ai voulu faire tant de réserves sur *Le Crève-cœur* c'est que, conscient de ses faiblesses et très sensible à ses beautés, je n'aime pas pour autant qu'on le surfasse. Comme manifeste littéraire, Georges Lorris a eu raison de dire que l'inactualité en était éclatante. L'engouement même d'un public antipoétique en est une preuve suffisante. Une fois dégarnie de sa fausse auréole, il est peut-être possible de la situer à sa vraie place. Mais au préalable quelques indications biographiques sur son auteur éclaireront utilement notre propos.

Né en 1897, Louis Aragon a fait la première guerre presque gamin, fut décoré, fit son apparition dans les lettres vers 1919. Il est surtout célèbre par la part très active qu'il prit, avec Philippe Soupault et André Breton, à la fondation du mouvement surréaliste. Son œuvre la plus importante est *Le paysan de Paris*, un des grands livres de l'entre-deux-guerres.

Puis il quitta ses amis, sur des questions de principes, comme il arrive toujours dans les chapelles littéraires, donna dans le communisme, écrivit des choses de mauvais goût comme *Houra l'Oural* ou *Persécuteur persécuté*, se déclara antimilitariste puis, contre toute attente, demanda, en 1939, à aller une seconde fois au front, où il se conduisit en brave et même en héros, prenant notamment une part très active à l'évacuation de Dunkerque. Voici d'ailleurs comment il raconte ses aventures à un ami anglais : « Pour moi, vous connaissez l'histoire jusqu'à Brest : de la Seine à la Dordogne, nous avons été en contact avec les troupes allemandes pied à pied, et cela a fait trois semaines assez incroyables où, d'après le journal de l'unité, je me suis trouvé presque tous les jours dépassé par les éléments ennemis. J'ai été fait prisonnier à Angoulême le 24 juin, mais seulement pendant une demi-heure, et je suis arrivé à m'en tirer (sans avoir été dans un « prison camp »), comme le dit « Time Magazine » avec six voitures et trente hommes, sous le nez de deux automitrailleuses qui gardaient l'entrée de la ville). Quand nous nous sommes rencontrés aux « 100.000 chemises » (de Brest), j'étais en train d'acheter du ruban croix de guerre pour ma première citation (gagnée en Flandre). J'en ai eu une seconde,

à l'ordre de l'armée (palme), et même on m'a donné la médaille militaire. Ce qui fait que j'ai l'air très respectable, avec mes décorations (dont la Croix de Guerre 1914-18), et mes cheveux blanchis du fait de l'âge, et non pas des tortures subies dans cet imaginaire « prison camp ».

La guerre a inspiré à Aragon deux volumes de vers : *Le Crève-cœur* et *Les yeux d'Elsa*. Tiré à un petit nombre d'exemplaires, chez Gallimard, le premier fut retiré de la circulation par la censure allemande pour son nationalisme excessif. Un exemplaire parvint en Angleterre; un second aux Etats-Unis; un troisième au Canada, qui firent l'objet d'autant de rééditions : Horizon, Panthéon et Variétés. Publié en Suisse, le second eut à peu près le même sort. Peu de livres de vers ont été autant lus. Ajoutons qu'avant d'être publiés en plaquettes, les poèmes d'Aragon avaient paru dans d'innombrables revues, ce qui augmente encore le nombre de leurs lecteurs.

Que célèbre donc *Le Crève-cœur* ? La guerre, il va sans dire, et la détresse du peuple français. Mais quelle guerre et quelle détresse ! Telles qu'on n'en a jamais vu de pareilles. Aragon les chante de si émouvante façon, son expérience d'elles a une telle force, un tel pouvoir suggestif, que ce n'est plus une expérience personnelle, mais l'immense lamentation de tout un peuple misérable et la clameur unanime de tous ceux, où qu'ils soient sur la terre, pour qui la culture française représente un élément de vie aussi nécessaire que l'oxygène aux poumons. Il y a bien ici et là quelques pitreries verbales, quelques acrobaties, mais l'accent en est authentique et la douleur réelle : celle des humbles gens.

C'est d'abord l'octobre roux, « vingt ans après », comme le disait Dumas. Les hommes ont rejoint leur poste. Le pays sue la peur. On craint l'invasion :

*Nous errons à travers des demeures vidées
Sans chaînes sans draps blancs sans plaintes sans idées
Spectres du plein midi revenants du plein jour
Fantômes d'une vie où l'on parlait d'amour*

*Nous reprenons après vingt ans nos habitudes
Au vestiaire de l'oubli...*

N'avait-on pas dit, en 1918, qu'il n'y aurait plus de guerre. Tant de morts inutiles, de ponts qu'on a fait sauter pour rien, de villages qu'on a brûlés pour la frime : « Ce soldat, écrit Saint-Exupéry, ne retarde pas l'ennemi : il fabrique un pont en ruine. Il abîme son pays

pour en tirer une belle caricature de guerre » (*Pilote de guerre*, p. 97).
Et voici Aragon :

*Vingt ans L'espace à peine d'une enfance et n'est-ce
Pas sa pénitence atroce pour notre aïnesse
Que de revoir après vingt ans les tout petits
D'alors les innocents avec nous repartis.*

Comme dans la chanson (*Le Crève-cœur* d'ailleurs, n'en déplaît à Aragon, se situe aux confins de la poésie et de la chanson), le poète a deux amours : il associe dans son chagrin la grande plainte, le grand « descort » de la France, ce sanglot organique, et sa douleur d'être sans nouvelles de sa femme, Elsa Triolet, à laquelle il dédie son livre (*A Elsa* chaque battement de mon cœur), et qui inspirera le suivant : *Les yeux d'Elsa* :

Et j'attends qu'elle écrive et je compte les jours.

Il rappelle, comme Verlaine dans sa prison, mais pour d'autres raisons, les temps heureux de vie commune :

*Tu n'as de l'existence eu que la moitié mûre
O ma femme les ans réfléchis qui nous furent
Parcimoniausement comptés mais heureux
Où les gens qui parlaient de nous disaient Eux deux
Va tu n'as rien perdu de ce mauvais jeune homme
Qui s'efface au lointain comme un signe ou mieux comme
Une lettre tracée au bord de l'Océan...*

Un autre poème, *J'attends sa lettre au crépuscule*, prolonge la même nostalgie, aggravée encore par le bel automne. La lettre attendue ne vient pas :

Rien dit le vaguemestre.

Et c'est alors le magnifique et déchirant *Temps des mots croisés* tant cité et recité. Les femmes, seules à la maison, connaissent le paradis perdu des bras noués. Heures doubles qu'elles n'ont pas assez goûtées, jambes emmêlées, douce intimité des corps qui se connaissent :

Et je savais pour toi ce que ton corps faisait.

Dans la nuit, le sang du poète frappe contre la tempe, profère un appel qui n'est pas entendu. Il y a là un cantique de l'époux plein d'humanité, qui se termine sur des paroles d'espoir en pleine nuit :

*Peut-être pas pour nous mais cessera l'orage
Un jour et reviendra le temps des mots croisés.*

Puis c'est une *Petite suite sans fil*, débutant par un sonnet sur les nouvelles de guerre données à la radio, pêle-mêle avec la musique :

*L'univers crache
Des parasites dans Mozart,*

et les annonces de remèdes brevetés, fléau que je croyais exclusivement canadien :

Les petites pilules Carter pour le foie,

qui est un vers joli, mais très faible de toutes ses notes « blanches ».

Mais laissons les nouvelles, ne pensons plus à la guerre et à ses tristesses :

*Ah parlez-moi d'amour ondes petites ondes
Le cœur dans l'ombre encore à ses chants et ses cris.*

Pourtant, dans la chambrée, tout y ramène le poète : un soldat se rase en plein vent, un autre s'inquiète de l'endroit où on l'envoie, un troisième dit que sa femme est folle. De nouveau, le thème des amants séparés fait la trame d'un second poème avant que ne vienne, sautillante comme une chanson de route, l'allègre, morose et inoubliable *Valse des vingt ans*, cantique d'une génération sacrifiée qui se croyait en sûreté derrière un traité de paix : odieuse comédie jouée par leurs pères.

La jeunesse est bonne à tout : bien et mal, marche et boue, mitraille et rats. Aragon, qui a fait la première guerre, se sent très près d'elle au point d'en oublier « sa quarantaine en l'an quarante ». Il décrit aux jeunes soldats qui l'accompagnent ce

*drôle de bal
Où comme j'ai dansé petit tu danseras
Sur une partition d'orchestre inhumaine.*

Pauvre civilisation qui se détruit elle-même, périodiquement, par ses propres armes et au détriment de ses propres fils : « Nous avons tous péché contre l'enfance », crie Bernanos, dans sa *Lettre aux Anglais*. La jeunesse est à la merci de quelques vieillards ; son sort est entre les mains de la vieillesse. Aviateurs casqués de destin, écrivant dans le ciel leur propre thrène ; marins de toutes les mers du monde ne dormant que d'un œil, l'autre épiant dans le brouillard l'ombre donneuse de mort ; soldats couchés dans la tranchée, « un trou rouge au côté droit », qu'aurez-vous connu de la vie ?

*Dans le manteau de pluie et d'ombres des batailles
 Enfants-soldats roulés vivants sans autre lit
 Que la fosse qu'on fit d'avance à votre taille

 Que savent-ils du monde et peut-être vivre est-ce
 Tout simplement maman mourir de très bonne heure.*

Mais il faudrait tout citer de cet admirable et poignant *Crève-cœur* si, déjà, Malcolm Cowley, dans *Gants du Ciel I*, Guy Sylvestre, dans la *Revue Dominicaine* (mars 1944), d'autres, qui dans *Le Jour*, qui dans *Pour la Victoire* ou ailleurs, n'avaient cité et recité *Les Lilas et les Roses*, *Richard II Quarante* ou la *Complainte pour l'orgue de la nouvelle barbarie*, et si, le premier, dans ses *Interviews imaginaires* du *Figaro*, André Gide n'avait pour notre plaisir dit toute la grâce de *Zone libre* et le charme mystérieux du dernier vers :

*Mon amour j'étais dans tes bras
 Au dehors quelqu'un murmura
 Une vieille chanson de France
 Mon mal s'est enfin reconnu
 Et son refrain comme un pied nu
 Troubla l'eau verte du silence.*

Le second recueil de vers d'Aragon, *Les yeux d'Elsa*, devait d'abord s'intituler *Les Nuits*, parce qu'il débute par une série de poèmes (*La Nuit de mai*, *La Nuit de Dunkerque*, *La Nuit d'exil* et *La Nuit en plein midi*) qui, comme l'écrivait le poète à un ami, « font la pige à Musset ». Précédé ou même aggravé d'une longue préface, *Arma virumque cano*, dans laquelle Aragon défend *Le Crève-cœur* et justifie son esthétique, il est sensiblement inférieur au premier. On y trouve de tout, dont plusieurs images nouvelles, par exemple :

*Un aéro dit son rosaire et te balance
 Une fusée au-dessus d'Ablain Saint-Nazaire,*

ou encore :

*O nuit en plein midi des éclipses totales
 Triste comme les rois sur leurs photographies,*

ou bien :

*Les spectres égarés brouillent leur propre trace

 O saints Sébastiens que la vie a criblés;*

parfois aussi des clichés :

Aux ombres d'aujourd'hui les ombres d'autrefois

Nous peuplions à d'eux l'infini de nos bras,

et des banalités :

J'oublierai, j'oublierai, j'oublierai, j'oublierai

Que vous me ressemblez que vous me ressemblez

Nous savons maintenant ce que c'est que la nuit.

Peut-être, malgré sa fâcheuse éloquence et son panache un peu Rostand, le meilleur poème du recueil est-il encore celui qui s'intitule *Plus belle que les larmes*, réponse d'Aragon à tous ceux qui lui ont reproché l'immédiat de son inspiration : vers gonflés de colère et de grandeur. Comme ils se démoderont très vite, tout imprégnés d'actualité qu'ils sont, empressons-nous de les lire :

*J'empêche en respirant certaines gens de vivre
 Je trouble leur sommeil d'on ne sait quel remords
 Il paraît qu'en rimant je débouche les cuivres
 Et que ça fait un bruit à réveiller les morts*

*Ah si l'écho des chars dans mes vers vous dérange
 S'il grince dans mes cieux d'étranges cris d'essieu
 C'est qu'à l'orgue l'orage a détruit la voix d'ange
 Et que je me souviens de Dunkerque Messieurs*

*C'est de très mauvais goût j'en conviens Mais qu'y faire
 Nous sommes quelques-uns de ce mauvais goût-là
 Qui gardons un reflet des flammes de l'enfer
 Que le faro du Nord à tout jamais saoula*

*Quand je parle d'amour mon amour vous irrite
 Si je crois qu'il fait beau vous me criez qu'il pleut
 Vous dites que mes prés ont trop de marguerites
 Trop d'étoiles ma nuit trop de bleu mon ciel bleu*

*Comme le carabin scrute le cœur qu'il ouvre
 Vous cherchez dans mes mots la paille de l'émoi
 N'ai-je pas tout perdu le Pont-Neuf et le Louvre
 Et ce n'est pas assez pour vous venger de moi*

*Vous pouvez condamner un poète au silence
Et faire d'un oiseau du ciel un galérien
Mais pour lui refuser le droit d'aimer la France
Il vous faudrait savoir que vous n'y pouvez rien*
.....

Je place très haut dans l'œuvre d'Aragon certain poème, peu connu ici, paru dans *Poésie* 42, intitulé *Absent de Paris*. Aragon semble écrire une chronique du moyen âge, mais son texte fourmille d'allusions contemporaines, parfois extrêmement précises. Jeu dangereux pour la poésie, que Rimbaud semble avoir condamné lorsqu'il a écrit dans sa *Lettre du voyant* : La Poésie ne rythmera plus l'action : elle sera en avant. C'est d'ailleurs le reproche le plus grave qu'un esprit chagrin, insensible à sa musique et à ses réussites, pourra faire à toute l'œuvre actuelle d'Aragon.

En même temps qu'on lira, dans *Absent de Paris*, les plus beaux vers qu'il ait écrits, on y trouvera les plus pédestres. Le poète s'apitoie d'abord sur la mort d'Arnaud de Catelan, assassiné par son escorte, à une des époques les plus sinistres de l'histoire de France, très voisine de celle que nous vivons. Voyez, par exemple, les allusions aux circonstances actuelles dans des vers comme ceux-ci :

*Dans l'étrange Paris de Philippe-le-Bel
Le Roi même faisait de la fausse monnaie
On entendait les loups près du Louvre et ce n'est
Qu'au galop qu'on fuyait les hommes de gabelle*
Il me semble parfois qu'il n'est rien de changé
.....

Aragon, on le sait, est très près du peuple, que ses expériences communistes lui ont fait mieux connaître. Il sait l'anonymat de ses misères, de ses souffrances, toujours les mêmes au travers l'histoire. Il n'y a pas de mode dans la faim, la douleur ou la mort :

*Mais le peuple ressemble au peuple. Ses haillons
Ressemblent aux haillons de la vieille misère
Comme au désert toujours ressemble le désert
Et la bouche a toujours la forme du baillon*
*Le siècle a son éclat qui se lit aux dorures
Le nom des rois s'écrit au pli de leur manteau
Pour le cœur poignardé qu'importe le couteau
Le linceul est le même à tous ceux qui moururent*

*L'éternité renait aux yeux agonisants
 Les arbres foudroyés qui peut en dire l'âge
 Qui peut dire la date atroce de l'orage
 Sur la fosse commune il n'est pas de gisants*

Puis sa pensée va aux héros obscurs, mais nécessaires, à ceux dont personne ne dira la bravoure ou la résignation :

*Si tu pleures Jésus est-ce de ton calvaire
 Ne sais-tu pas que comme toi tous nous mourrons
 La passion la pire est celle des larrons
 Jamais ressuscités à ce triste univers*

*Au pays du soupir peut-être songeais-tu
 A ceux qui sans pleurer ont connu la torture
 Et qui n'ont pas mêlé le ciel à l'aventure
 Qui n'auront ni vitrail ni palme ni statue*

*Les morts qu'on ne distingue pas des autres gens
 Des morts de tous les jours dont nul ne sait le nom
 Ceux qui sont morts d'avoir un jour répondu non
 Les morts qu'on ne fait pas entrer dans la légende*

*Au pays du soupir ou parmi les buissons
 A la fin fatigués s'endormaient les Apôtres
 Qui ne furent que des hommes comme les autres
 Et vous savez mon Dieu ce que les autres sont*

Devenu fou, après l'assassinat du poète, le roi erre partout, se cherche, gémit, pleure. Et voici ce qu'on pourrait appeler le cantique de l'absence, comparable au cantique de la larme, dans *La Jeune Parque* :

*L'absence Elle est pareille aux passages d'oiseaux
 Qui nous parlent au ciel d'une terre lointaine
 Le Roi Fou se mirant au bassin des fontaines
 L'ombre d'un vol y vint décoiffer les roseaux*

*L'absence Elle est aux yeux cernés des courtisanes
 Et qui rêvent d'un autre en vous parlant tout bas
 Elle est dans les chansons Elle est dans le tabac
 Elle est dans le vieillard au bain guettant Suzanne*

*L'absence Elle est partout présente dans les rues
 L'absence Elle est dans ce bouquet de violettes*

*Elle est au fond du verre et le vin la reflète
O diane aux matins des nouvelles recrues.*

Après avoir décrit l'absence, Aragon chante l'irréremédiable en quatre vers saisissants :

*Tout ce bleu me paraît un beau temps de louage
Et ma mélancolie est celle du marin
Sur un coup de cafard qui voit avec chagrin
Son corps à tout jamais couvert de tatouages.*

La dernière partie de ce long poème contient d'admirables vers sur Paris, terre des poètes et dont, en prison ou en exil, ils ne peuvent se consoler d'être privés :

*Poésie ô danger des mots à la dérive
Dans la limaille d'ombre il faudrait un aimant
Et la forêt s'étoile et devient firmament
Dans la vigne des nuits il monte un chant de grive*

*Fleurs de Provence fleurs de la sorcellerie
Je vous retrouve au vent voluptueux des valseuses
Arnaud de Catelan fût-il mort à cheval
S'il n'eût dans ses flacons respiré sa patrie*

*Et s'il n'avait formé de vos parfums trop lourds
Pour les hommes du roi de si belles chansons
Que songeurs s'appuyant dressés à leurs arçons
Le meurtre à leur prunelle allumant son phosphore*

*Ils crurent qu'un trésor de Golconde dormait
Dans les caisses de bois de cyprès sur les mules
Poésie ô danger dont les flammes simulent
Les bijoux qu'en mourant Cléopâtre met*

*Fleurs de Provence fleurs entre toutes les fleurs
J'ai trop médité de vous Il faut me pardonner
Vous qui sentez le ciel étoiles incarnées
Et qui faites les yeux de toutes les couleurs*

*Vous chassez de Paris la nuit qui l'endeuillait
Du côté de Montrouge une voix vous appelle
On demande l'azur à la Sainte-Chapelle
A la Place Dauphine on a besoin d'œillet*

*On demande l'espoir du côté de Vincennes
 Et je veux que l'espoir ait l'accent du midi
 Les chants désespérés Niez ce qu'on en dit
 N'ont que faire aujourd'hui sur les bords de la Seine
 Ceux qui portent des fleurs ont de la France aux bras
 Et mettent du soleil dans notre nuit frugale
 Non Sous les oliviers où chantent les cigales
 Je ne veux pas pleurer comme Jésus pleura
 Je ne veux plus pleurer car pleurer nous désarme
 Et c'est bon pour un Dieu de plier le genou
 De Provence ou d'Artois les hommes de chez nous
 Sachant vivre debout savent mourir sans larmes
 Comme les fleurs de Nice et les rimes choisies
 Si du Nord au Midi notre cœur en forme une
 Que tout serve à chanter notre chanson commune
 Et Paris mon Paris soit notre poésie¹*

Honir l'œuvre d'Aragon, comme on croit de bon ton de le faire aujourd'hui, parmi les Surréalistes, au nom de je ne sais quelle esthétique, en faire d'autre part le sommet de la poésie actuelle et le programme de la poésie à venir semblent deux erreurs manifestes et deux extrêmes détestables. Mais si l'on veut, après avoir souligné leurs réussites les meilleures, critiquer un peu sévèrement *Le Crève-cœur* et *Les yeux d'Elsa*, il y a sans doute beaucoup à dire. Précisions d'abord que ces deux recueils révèlent un poète authentique mais qui *fabrique* un peu. Car Aragon, comme Apollinaire, imite les vers qui lui ont plu chez les autres poètes. Leur dextérité et leur adresse à tous deux sont à cet égard surprenantes et témoignent peut-être de plus d'habileté que de pouvoir créateur. « Donc, écrit Aragon, ceux qui croiront reconnaître ici et là une petite ressemblance entre mes vers et ceux d'autrui n'ont pas à se réjouir d'une si belle découverte : j'écris comme ça ... » En veut-on quelques exemples ?

Et l'espoir, le bon vieil espoir d'autrefois

sent son Baudelaire; de même le beau vers de *Zoné libre*:

Troubla l'eau verte du silence

est déjà presque tout entier chez Patrice de la Tour du Pin, dans le premier poème de *La Quête de Joie*:

(1) *Poésie* 42. III. Pp. 6-15. Mai-Juin 1942. Villeneuve-les-Avignon (Gard.).

Et font rejaillir l'eau dans le silence.

Et Aragon avoue que lorsqu'il écrit :

Je suis ce chevalier qu'on dit de la charrette

il a voulu se souvenir de Florian :

Connaissez-vous ce quai qu'on dit de la Ferraille.

Mais laissons ces petits exercices aux futurs professeurs de littérature comparée, qui s'y pâmeront d'aise et qui ont bien droit eux aussi à leurs petits plaisirs.

Le reproche le plus grave qu'on puisse faire à Aragon (outre celui d'avoir enfermé dans des mètres réguliers une poésie cahotante, sans ponctuation, et dont la coupe, absolument différente de celle de l'alexandrin, oblige le lecteur à une constante et laborieuse transposition) a trait à la rime. Plus précisément à cet emploi d'une rime que, faute d'autre désignation, j'appellerai calembour : en *rade Io* et *radio* ; nos *fil* *aiment*, *défi sème* et *emphysèmes* ; *Je pars mes...* et *armé* ; quand sa lèvre est *l'M où...* et la première *moue*, et quantité d'autres qui essaient de vous en mettre plein la vue. Ou encore les rimes décomposées à cheval sur la fin d'un vers et le début du suivant : le *co-casse* y frôle le mauvais goût. D'autant qu'Aragon les condamne lui-même dans son texte en prose, *La rime en 1940* : « Le dégoût de la rime provient avant toute chose de l'abus qui en a été fait dans un but de pure gymnastique ». Quant aux rimes situées à l'intérieur des vers, environ la césure, je ne vois pas bien ce qu'elles peuvent ajouter à un art qui vit de magie, de mystère et d'entente à demi-mot, non de trucs ou d'acrobaties verbales. Toutes ces tentatives ont été tour à tour essayées et abandonnées, il y a déjà longtemps. La naïveté d'Aragon à les présenter comme révolutionnaires, celle du public à les croire annonciatrices d'une esthétique nouvelle sont assez déconcertantes. Georges Lorris, dans un article assez sévère de *Confluences*, sur *Les faux poètes*, a dénoncé très justement chez Aragon une éthique absolument anachronique.

Il n'y a pas lieu de reprendre ici tout le problème de la rime. Si la poésie s'en accommode — on sait qu'elle ne fut d'abord qu'un simple aide-mémoire —, elle peut aussi très bien s'en passer. Trop étudiée, trop forcée, trop appuyée, elle fait pencher le vers et deviner un peu trop vite au lecteur le vers qui vient, dans un art dont le charme réside dans la surprise, la découverte ou l'émoi qu'il provoque. Ainsi, écoutant une chanson, au mot *amour*, l'auditeur sait qu'il ne tardera

pas à entendre *toujours*; *l'amour est un blasphème* sera immanquablement suivi de : *et je t'aime quand même*. Impossible d'y échapper. La pauvreté même de certains sons, par exemple pour rimer avec *cœur*, où le poète n'a que le choix, plutôt limité, entre *vainqueur* ou *moqueur*, invite à penser que les poèmes amoureux ou érotiques écrits en langue française peuvent probablement se passer de rimes !

Aragon a réussi de beaux vers. Il en a gâté plusieurs par la « fleur bleue » ou par une éloquence intempestive à laquelle il a oublié de tordre le cou, comme le demandait Verlaine. Il a fait perdre l'équilibre à d'autres en les chargeant d'une rime trop lourde ou trop étudiée. Quelques-uns sont souillés par les jeux de mots faciles qu'il y a insérés. À des choses comme :

Sous mes doigts fin sans fin déroulant leurs pâleurs

.....
Dans l'Opéra paré d'opales et de pleurs

.....
Madame Colonna sur le lit à colonnes
Le désir au printemps joue aux dés les idées

.....
Alain Borne un pays sans borne

.....
 Préférer le sang à l'encens,

on peut toujours préférer les cocasseries de Max Jacob qui, elles, ne sont pas fabriquées et amusent toujours par leur déconcertement, et même pour les estomacs plus robustes, l'antistrophe chère à Panurge des femmes folles à la messe !

Malgré ses défauts, malgré sa dangereuse actualisation, *Le Crève-cœur*, les plus beaux poèmes de *Les yeux d'Elsa* et les meilleurs vers d'*Absent de Paris* resteront un document humain précieux sur l'époque actuelle, puisqu'ils s'efforcent « d'incarner la poésie française dans l'immense chair française martyrisée ». Ils sont un des plus grands cris d'hommes qui aient été depuis longtemps poussés, bien qu'il faille reconnaître qu'il y a plus de force, plus de violence et plus de pouvoir visionnaire chez Pierre Emmanuel, dont l'œuvre n'est malheureusement pas assez connue. Même si l'on craint que l'œuvre d'Aragon ne passe avec les événements qui l'ont inspirée, peut-on, tout au moins, en toute sûreté, se réjouir du retour à la poésie d'un poète qui l'a trop longtemps délaissée et qui peut lui apporter beaucoup.

PETITS POÈMES RETROUVÉS

I

Quand avec decorum sans robe tu t'assieds
Le rein cambré, la jambe dure, les mains ensemble,
Les yeux éteints, face à la nuit qui te ressemble,
Sorcière, pour ton cœur, tu juges ce qui sied.

Déchirante beauté, dans tes veines de glace
S'abreuve un désespoir inconnu de tes sœurs
Envieuse du mol enlacement des fleurs,
Tu périss solitaire et ta jeunesse passe.

« Attends, ô mort, dis-tu, d'aimer j'ai le délire !
Adolescent au triomphant sourire,
Viens dans mes bras, viens sur mon cœur,
O viens m'aimer, vois mes genoux t'implorent ;
J'ai le balancement des fleurs
Et la beauté des choéphores
Je suis tiède d'amour, viens dormir sur mon cœur. »

A d'autres voix répond le cœur énamouré
Vers d'autres lèvres vont les lèvres assoiffées
Et vers d'autres appuis les plaintes étouffées
Mais la nuit seule entend tes cris désordonnés.

1929

ROBERT CHARBONNEAU

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DE LA RUSSIE SOVIÉTIQUE

I

« La politique russe est un problème enveloppé dans un mystère à l'intérieur d'une énigme » a dit Winston Churchill. Pourtant Staline proclame : « Notre politique est claire et simple. »¹ Ces formules qui se contredisent en apparence ne sont pas inconciliables car le caractère mystérieux de la politique étrangère russe résulte précisément de l'apparente clarté de ses principes. Depuis sa naissance, le régime soviétique s'est continuellement présenté comme le porte-bannière de la doctrine marxiste et de la révolution communiste mondiale : cependant ce but a toujours permis l'emploi des méthodes les plus variées. De flagrantes contradictions dans la pratique furent appuyées par les mêmes slogans et les mêmes formules. Ainsi le régime soviétique a parfois semblé sacrifier la Russie à la révolution mondiale mais parfois aussi il a semblé placer la révolution mondiale au service du prolétariat russe. Il a exploité l'opposition allemande au status quo créé par le Traité de Versailles mais aussi bien la crainte que la France avait de l'impérialisme allemand et de ses tentatives de suprématie en Europe et à travers le monde. Le régime soviétique, pendant des années, a regardé le parti des socialistes modérés comme l'ennemi le plus haïssable mais, par la suite, il essaya de coopérer avec ceux-ci dans le Front Populaire anti-fasciste.² Les chefs des Soviets ont annoncé, parfois, que la révolution mondiale était sur le point de se produire³ mais cette croyance ne les a pas empêchés,

(1) Ces citations de Staline et de Churchill sont l'exergue du livre de J. Dallin : *Soviet Russia's Foreign Policy, 1939-1942*, New Haven, 1942.

(2) F. Borkenau, *World Communism, A History of the Communist International*, New York, 1939, donne, page 415, une description impressionnante de l'attitude changeante des communistes envers les socialistes.

(3) « La vieille Europe se précipite à une vitesse folle vers la révolution prolétarienne » écrivit G. Zinoviev, alors président de la 3^{ème} Internationale (il fut exécuté en 1936) dans un article publié le 1^{er} mai 1919 et cité dans M. T. Florinsky : *World Revolution and the U. R. S. S.*, New York, 1933, p. 42. Florinsky note que cette phrase « traduit très exactement l'attitude générale des chefs soviétiques durant la période 1918-1920 ». (p. 45).

à d'autres moments d'envisager cet événement comme une simple possibilité, aperçue dans un avenir lointain.

Y a-t-il une orientation fondamentale claire dans la politique étrangère des Soviets ? Les voyageurs qui, par profession, admirent tout ce que fait l'Union Soviétique et, bien entendu, le communiste soumis à Staline donneront une réponse positive. Par contre ceux qui, tout d'abord séduits, auront été désappointés par les événements et les tendances dans l'empire de Staline nieront l'existence d'une telle orientation. Ils diront que le programme originel, clair et cohérent, a été abandonné à tel ou tel moment : quand Staline commença à négliger la révolution mondiale, quand il se mit à exterminer ses ennemis et ses concurrents dans le Parti, quand il conclut le pacte de non-agression avec Hitler ou quand il attaqua la petite Finlande, sous des prétextes embarrassés. Ceux qui critiquent sévèrement le régime soviétique sont — cela est assez étrange — d'accord avec ceux qui admirent en Staline le grand chef du monde prolétarien. Ils croient que l'Union Soviétique a été et restera dominée par la volonté de susciter la révolution mondiale. Ils découvrent, derrière les changements de méthode, le même motif final. Le but demeure, même quand les voies et le tempo changent. La nouvelle direction nationaliste ne fait que dissimuler, passagèrement, l'élan vers la révolution mondiale. Ces ennemis du régime stalinien prédisent que la participation de l'Union Soviétique à la guerre mondiale ne l'empêchera pas de conspirer pour détruire ses alliés temporaires, qu'elle considère comme bourgeois et capitalistes.

Sans doute, il n'est pas bien difficile, pour voir clair à travers l'imbroglio de la politique soviétique, d'utiliser comme guide la terminologie marxiste développée par Lénine et adaptée à des conditions changeantes, grâce à une interprétation continuelle. Le travail savant et subtil de Taracouzio essaye d'être ce guide.⁴ Si nous avons recours à la méthode analytique employée par Taracouzio, nous pourrions nous persuader aisément que nous avons saisi l'unité cachée derrière les différents traits de l'activité soviétique. La doctrine soviétique distingue, par exemple,⁵ différents types de guerres, distinction qui permet les attitudes les plus divergentes dans les relations internationales. Ainsi il y a des guerres impérialistes auxquelles

(4) T. A. Taracouzio, *War and Peace in Soviet Diplomacy*, New York 1940. Taracouzio lui-même définit son ouvrage comme étant « analytique plus qu'historique ». . . « se proposant d'être simplement un exposé des principes fondamentaux du marxisme selon leur mise en pratique dans la diplomatie de l'U. R. S. S.

(5) Cf. Taracouzio, loc. cit., p. 30, qui donne une discussion détaillée de la classification communiste des guerres.

il faut s'opposer ; il y a aussi des guerres de liberté nationale conduites par les peuples coloniaux et les autres victimes de l'exploitation impérialiste ; finalement il y a les « guerres de révolution prolétarienne » menées par le prolétariat pour la réalisation suprême du communisme. Un second exemple est celui de la dialectique au sujet de la démocratie capitaliste : ce régime d'une part doit être combattu mais d'un autre côté on peut le juger supérieur à un régime fasciste ou directement agressif. Une casuistique soigneuse permet de coopérer avec de futures victimes si elles combattent présentement avec les Soviétiques contre leurs adversaires. Les théoriciens communistes — non seulement Boukharine et Trotski mais Staline également, interprète autorisé et continuateur de Lénine, ⁶ — et les assemblées soviétiques ont toujours été très soucieux de produire des commentaires et des ordres du jour tendant à prouver que chacune de leurs démarches politiques trouve une preuve et une justification dans la terminologie marxiste-léniniste.

Boukharine qui, jusque dans ses dernières paroles au procès qui le condamna à mort, ne cessa d'être un maître admirable dans cet art dialectique, fut, selon les périodes, communiste de gauche ou, aussi bien, soutien des entreprises politiques de la droite modérée. Il savait démontrer le bien fondé de tels changements avec la même adresse et la même impressionnante logique réussissait non seulement à persuader ses auditeurs et ses lecteurs, mais aussi à se persuader lui-même. ⁷

Cette souple adaptation terminologique se base sur les plus simples des principes : un but apparemment clair est mis en relation avec une analyse compliquée et avec une classification de conditions et de situations existantes et possibles. Or le but — la révolution mondiale communiste ou du moins la dictature du prolétariat — ne se trouve pas réalisé. Par suite on insiste, sur les conditions existantes et leurs difficultés. Il est nécessaire d'expliquer ces troubles pour s'excuser de n'avoir pas atteint le but. On parlera donc de « développements historiques inégaux » qui demandent, cela va de soi, des méthodes et des alliances différentes. Il y a des périodes de transition et d'attente durant lesquelles on doit se prémunir contre des espoirs

(6) Staline est auteur de « *Problems of Leninism* » et affirme toujours qu'il est le disciple le plus fidèle de Lénine.

(7) B. Nikolaevski discute, dans ses articles sur la politique étrangère de Moscou, (en russe : *Novyi Journal*, New-York 1942-1943, N° IV, p. 302) les vues modérées que Boukharine professa après 1925. Il prêcha la paix, que souhaitaient les paysans coopérant avec l'Union Soviétique. Il serait intéressant de comparer ces vues de Boukharine avec sa croyance première que les guerres de révolution prolétarienne ont l'utilité de précipiter la destruction du capitalisme.

utopiques et d'enfantines tactiques pseudo-révolutionnaires.⁸ Ainsi il est nécessaire aujourd'hui, pour défendre le communisme en U. R. S. S., d'avoir, ainsi que Staline le dit, une machine politique et militaire très forte.⁹

Ces discussions terminologiques ne sont intelligibles que si on les considère comme les expressions des luttes pour le pouvoir et si on les envisage selon leurs relations à des situations particulières. Quiconque les prend au sérieux et dans leur teneur littérale ne saisit pas la faiblesse centrale de la doctrine communiste.

Cette faiblesse c'est l'incompatibilité de la doctrine avec la réalité. C'est la raison pour laquelle le communisme est toujours obligé de se servir de dialectiques pour justifier quoique ce soit qui contribue à assurer sa durée et l'accroissement de sa force. Il est obligé, selon ce mode indirect, d'accepter les réalités contre lesquelles il était originellement dirigé, quitte à les nier ou à les dissoudre dans des explications.¹⁰ Précisément parce que le but n'est pas réalisé, tout ce qui sert le groupe préposé à atteindre le but final est permis. Ce n'est pas le marxisme qui détermine le marxiste. Le marxiste — ou le dirigeant marxiste, Staline — détermine ce que le marxisme signifie pratiquement.

Ainsi donc une interprétation de la politique étrangère de l'Union Soviétique faite à l'aide de la terminologie communiste est de valeur limitée. Une analyse de cette sorte ne nous permet pas d'observer les forces qui causent les changements et les adaptations de la doctrine.

II

En substituant à l'analyse des idéologies l'étude du contenu réel de l'histoire on découvre, dans la politique étrangère des Soviets, divers éléments et forces dont l'inter-influence donne aux activités

(8) Cf. le fameux pamphlet de Lénine contre la gauche communiste, *Left Wing Communism — an Infantile Disorder*. (1921).

(9) Cf. John N. Hazard dans *Government in Wartime Europe*, édité par H. Zink et Taylor Cole, New York 1941, p. 123 et Florinski dans *Governments of Continental Europe*, édité par James T. Shotwell, New York 1940, où Florinski cite le rapport de Staline au 18ème Congrès du Parti Communiste tenu en mars 1939, pages 923-925.

(10) Le fait que la religion, contrairement à l'attente communiste, n'est pas en voie de résorption en U. R. S. S., alors que les « conditions sociales » avec lesquelles elle avait prétendument partie liée ont disparu, pousse les lois communistes à étendre sans cesse une période de transition pendant laquelle elles ont à prendre en considération — pour raisons pratiques — l'existence de la religion. La meilleure étude sur la religion en Russie Soviétique est le livre écrit par Timasheff, New York 1942.

internationales russes d'après 1917 leur caractère compliqué et mystérieux.

Le premier de ces éléments peut être appelé utopique-révolutionnaire et anti-traditionnaliste. Lénine, après son accès au pouvoir et celui de son parti, désirait que le régime bolchéviste apparût comme quelque chose de tout-à-fait nouveau et original. Le régime soviétique avait à prouver qu'il était un réel et sérieux effort de réalisation du socialisme. D'où l'opposition radicale que le nouveau régime montra envers les choses du passé et qu'il accentua encore afin de se distinguer d'un méprisable Socialisme Réformiste pour lequel la prise du pouvoir ne servait à rien d'autre qu'à fournir des postes administratifs et des charges ministérielles aux chefs du parti. Le régime soviétique souligna très particulièrement sa rupture avec tout le passé tzariste de la Russie, rupture que le gouvernement provisoire de Lwow et de Kerenski n'avait pas osé accomplir après la révolution de mars. Impérialisme russe, nationalisme russe furent rejetés ouvertement. L'idée de « Grande Russie » fut si bien repoussée que le droit à la sécession complète fut proclamé pour toutes les nationalités. Les traités secrets avec les Alliés furent publiés afin de discréditer le passé impérialiste de la Russie et de transformer la guerre entre pouvoirs impérialistes en une guerre socialiste entre classes. Ce rejet total du passé tzariste et conséquemment des alliés du temps du tzar, cet empressement à commencer des négociations de paix qui furent utiles à l'Allemagne et à ses alliés, ont été très souvent interprétés à tort comme l'expression d'une dépendance plus ou moins totale envers l'Allemagne, à qui Lénine devait beaucoup. (Elle l'aida au cours de son voyage vers la Russie; ainsi que les ennemis de Lénine l'affirmaient, elle facilita la propagande bolchéviste dont les effets rendirent inévitable une paix séparée par suite de la désorganisation des armées russes et des ravages universels de l'anarchie.) Mais, en réalité, Lénine était tout aussi opposé à l'impérialisme allemand qu'à celui des Alliés. Le lien qui unissait précédemment la Russie aux Alliés avait pour seul tort d'être antécédent au régime soviétique : telle fut la raison exclusive pour laquelle la politique bolchévique se dirigea plus ostensiblement contre leurs intérêts avec l'espoir que l'occasion d'agir contre l'Allemagne se produirait plus tard.

Durant les premiers mois du régime soviétique, le côté négatif de l'élément utopique-révolutionnaire fut mis en avant. Lénine lui-même accentua le caractère destructeur et la valeur de propagande de ses activités, de ses appels au prolétariat révolutionnaire du monde entier.

Mais la crise qui se produisit à propos des négociations et de la Paix de Brest-Litovsk, au début de 1918⁽¹⁾ prouva que Lénine — à la différence de Trotski et de Boukharine — savait que l'attitude utopique-négative ne pourrait pas, à elle seule, décider de la politique bolchévique. Pour que son régime durât, il était prêt à prendre en considération les conditions existantes, même si une telle politique devait s'opposer à la révolution mondiale. Il était prêt à accepter les demandes humiliantes du régime impérial allemand parce qu'il savait que le régime soviétique avait besoin d'un « temps de répit » et n'était pas en état de résister avec succès à la force de l'Allemagne. Il comprenait que la guerre révolutionnaire contre l'Allemagne était un rêve d'intellectuels, que le prolétariat mondial ne pouvait pas être déterminé à se révolter, d'un jour à l'autre, par des appels révolutionnaires. La lutte pour la signature du traité de Brest-Litovsk, qui ne fut gagnée par Lénine qu'après bien des difficultés, exprime le second élément de la politique étrangère soviétique. La répartition du pouvoir est prise en considération. L'utopie peut, dès lors, s'associer le cynisme des méthodes. Sans doute le régime révolutionnaire consent à faire droit aux demandes des junkers allemands, du moins aussi longtemps que les junkers ont assez de canons pour renforcer leurs demandes. Mais la soumission publique est accompagnée de tentatives frénétiques, destinées à déjouer les plans des maîtres de l'heure et à s'assurer le rôle de celui qui rira le dernier.

Quelles sont les conditions requises à l'exercice du pouvoir qu'il faut savoir accepter ? Lénine lui-même ne fut pas toujours capable de faire une juste discrimination. Il croyait trop fortement aux formules et aux espoirs marxistes pour éviter certaines erreurs. Il fut parfois enclin à exagérer les possibilités de révolution — comme le prouve la guerre qu'il favorisa en 1920 contre la Pologne. Un autre exemple de son optimisme marxiste persistant est donné en 1920 par sa théorie que les peuples peuvent passer par-dessus certaines phases

(11) Voir T. W. Wheeler-Bennet, *The Forgotten Peace, Brest-Litovsk, March 1918*, New York 1939. Des tactiques du même genre : faire des concessions afin de gagner du temps pour préparer la révolution mondiale espérée, furent utilisées par les bolchévistes durant des délibérations de la Conférence de la Paix. Ils inclinaient à de très larges concessions en faveur des Alliés : voir Louis Fisher, *The Soviets in World Affairs*, New York 1930, Vol. I, p. 167f. « La politique qui permettait ces compromis était la répétition des tactiques de Lénine durant la période de Brest-Litovsk », p. 168. F. Epstein, de la bibliothèque Widener, prépare une étude qui sera intitulée : *Decisive Years in World Politics, the Fate of Russia 1914-1920* dans laquelle il parlera de la Paix de Brest-Litovsk, des rapports de la Russie avec la Conférence de la Paix de Paris, de l'intervention des Alliés en Russie, etc... Pour les relations germano-russes depuis 1918, voir l'article d'Ernst Fraenkel dans « *The Review of Politics* », janvier 1940, 2 : 34.

de développement et ainsi atteindre directement un état post-capitaliste.¹²

Ce que Lénine tout d'abord n'osa croire possible devint réalité : Le régime soviétique persista en Russie, bien que la révolution mondiale ne se soit pas produite. Il devint de plus en plus nécessaire de transformer la politique agressive en une défense systématique du territoire conquis en Russie. La nouvelle politique économique (NEP) de Lénine, avec ses concessions non seulement aux paysans mais aussi aux techniques supérieures et aux expériences du monde capitaliste, prouve qu'il voyait la nécessité de faire vivre le régime soviétique dans des conditions qui ne pouvaient permettre la réalisation de l'espoir utopique d'une révolution mondiale.

Ce schéma est repris par Staline. Tandis que Trotski juge indispensable de précipiter la révolution internationale, Staline s'oppose à cette croyance à l'aide du fameux slogan : « construire le socialisme dans un pays : la Russie. » Le régime soviétique doit être protégé contre des interventions menaçantes et des invasions. Cela doit être fait non seulement grâce à la politique intérieure qui rendra impossible ou écrasera toute opposition (tant politique que sociale ou économique, voir le cas des paysans) mais aussi grâce à une politique étrangère qui, d'une part évite les conflits et les aventures et qui, d'autre part, gagne des soutiens et des amis à l'Union Soviétique par l'incessant développement de partis communistes sous le patronage de la Troisième Internationale. La Troisième Internationale et ses activités ne sont pas repoussées mais elles sont coordonnées avec la politique russe. Le rêve de Zinoviev : une révolution mondiale commençant après quelques semaines, s'était effacé. Au lieu de ce rêve, on se contente d'interpréter le caractère de la période de transition et on reconnaît que le capitalisme s'est « partiellement stabilisé ».

Les vainqueurs de la Grande Guerre continuent d'apparaître comme les adversaires les plus dangereux¹³ non seulement à cause du ressentiment contre leurs précédents efforts pour amener la défaite des Soviets en intervenant eux-mêmes et en soutenant l'Année Blanche mais également parce qu'ils paraissent aussi forts que l'Allemagne. On utilise donc l'Allemagne comme un contre-poids et l'Union Soviétique s'inquiète toujours à la pensée qu'une entente pourrait se produire entre les puissances occidentales comme au temps de Locarno.

(12) Florinsky, *World Revolution and the U. R. S. S.*, p. 53.

(13) Pour des détails sur la politique étrangère des Soviets, voir Louis Fisher, op. cit., D. J. Dallin, op. cit. et John Scott : *Duel for Europe, Stalin versus Hitler*, Boston 1942.

C'est parce que les chefs soviétiques avaient compris la nécessité où l'Union Soviétique se trouvait de compter avec sa faiblesse qu'après la guerre civile ils s'abstinrent visiblement de revendiquer d'importantes parties du vieil empire russe. Après la défaite des armées rouges, la Pologne imposa à la Russie une frontière moins favorable que celle qu'avait proposée le secrétaire du British Foreign Office, Lord Curzon, qui n'était certes pas russophile.¹⁴

Aucun essai sérieux ne fut fait pour recouvrer les Etats Baltes que la Russie avait perdus définitivement après 1918 : la réoccupation de la Livonie et de l'Éthonie après la défaite allemande ne put être maintenue par les forces russes et la Lithuanie, bien qu'utilisée dans le jeu diplomatique contre la Pologne, resta indépendante. La Géorgie, seule, fut reconquise par une invasion victorieuse.¹⁵

Quand Litvinoff devint Commissaire aux Affaires Étrangères, l'Union Soviétique pratiqua une politique de plus en plus pacifique. Elle avait besoin de temps pour son développement économique et social et n'avait qu'une crainte : se voir refuser le temps nécessaire. C'est pourquoi beaucoup de traités de non-agression furent conclus¹⁶ et la crainte d'une intervention, parfois exprimée avec une grande force, contrebalança le désir de jouer un rôle actif dans les affaires internationales.

(14) G. Vernadsky, dans son article « *A Review of Russian Policy* » (*Yale Review*, 31, 1941-1942) écrit : « Les territoires formant les provinces orientales de la Pologne d'avant-guerre appartenaient, d'un point de vue purement ethnique, non à la Pologne, mais à la Russie Blanche et à l'Ukraine. Ces territoires sont situés à l'est de ce qu'on appelle la « ligne Curzon ». En suggérant cette ligne comme frontière, les Anglais avaient essayé de mettre une limite à l'expansion polonaise en 1920. Sans tenir compte de cette suggestion anglaise, les Polonais, à cette époque-là saisirent de larges portions de ce qui avait été blanc russe et ukrainien ». (page 527).

R. L. Buell, *Poland Key to Europe*, New York 1939, signale (p. 73) que la ligne Curzon fut fixée par le Conseil Suprême Allié comme « le minimum exigible en fait de frontière en 1919... en accord avec les considérations ethniques ». Il mentionne (p. 77) que la Pologne accepta (1920) à contre-cœur cette frontière tandis que la guerre était en sa défaveur et que la Russie, à ce même moment la refusa. Mais la Russie fut finalement battue et eut à faire à la Pologne, par le Traité de Riga, des concessions allant plus avant que la ligne Curzon.

(15) Voir B. Souvarine, *Stalin*, New York 1939, pp. 300, qui analyse les frictions qui eurent lieu entre Lénine et Staline au sujet des méthodes à employer pour gouverner la Géorgie. Staline, né en Géorgie, portait un intérêt particulier à la destinée de sa province natale.

(16) G. M. Gathorne Hardy, *A Short History of International Affairs 1920-1938*, New York 1938, passe en revue, p. 371, les traités conclus par Litvinoff avant que Hitler ne vint au pouvoir et que l'Union Soviétique n'essayât de se protéger d'une attaque allemande au moyen de l'amitié française et de l'entrée dans la Société des Nations. Ces traités visaient à prévenir la formation d'un système de pouvoirs dirigés contre la Russie et à « rendre sûres les frontières occidentales » au cas de complications dans l'Extrême-Orient. La Russie n'a jamais reconnu l'annexion de la Bessarabie par la Roumanie.

Après 1933, les amitiés et les inimitiés des Soviets changèrent. L'avènement de Hitler fit craindre que l'Allemagne ne commençât l'intervention redoutée. La Russie essaya alors d'utiliser la Société des Nations et l'opposition qui se constituait contre la menace hitlérienne. Elle fut admise à la Société des Nations en 1934 et conclut un traité avec la France; la Troisième Internationale cessa de combattre les « Social-Facistes » et essaya de construire des Fronts Populaires, dépeignant les communistes comme de fermes partisans de la démocratie contre le danger fasciste.

Ce renversement en politique étrangère s'accompagne d'une évolution dans l'attitude envers le passé de la Russie. Le rejet des traditions ne sert plus à rien. Le nationalisme peut être produit de nouveau. Soit dit en passant, la fin du tsarisme a toujours été justifiée sur le terrain nationaliste même. La propagande bolchéviste avait fait du vieux régime russe un régime qui vendait la Russie au capitalisme international et étranger. Le nationalisme suit le rythme du progrès industriel et de la militarisation. Les concessions aux nationalistes ukrainiens sont abandonnées, l'expansion japonaise en Extrême-Orient est regardée avec la plus grande méfiance : toutefois la Russie se sent trop faible pour entreprendre aucune expédition et se propose seulement de résister au cas où une invasion menacerait ses zones d'influence directe.¹⁷

Ce nationalisme russe produit une étrange symbiose faite de fierté — l'Union Soviétique étant le premier pays au monde qui ait essayé de réaliser le socialisme — et de la crainte de montrer aux voisins capitalistes de la Russie un excès de défiance. Il s'ensuit une politique isolationniste soucieuse d'éviter tout contact trop étroit avec les gouvernements capitalistes et qui, distribuant avec soin faveurs et signes de mécontentement, prévient la formation d'un front capitaliste unifié contre la Russie. Ce nationalisme semble justifié puisque les efforts pour protéger la Russie contre les menaces d'Hitler au moyen d'une collaboration avec les puissances occidentales ont échoué.¹⁸ La Russie crut qu'elle avait été jouée à Munich. En août 1939 la Russie s'en-

(17) Dallin, loc. cit., donne un bon résumé des relations russo-japonaises depuis 1917, pp. 215ff. Il met en évidence des faits significatifs. La Russie, par exemple, vendit, à des conditions défavorables et humiliantes, le chemin de fer de la Chine de l'Est au Manchuekuo, marionnette entre les mains des Japonais (1935). D'un autre côté, l'U. R. S. S. n'était pas d'humeur à admettre une avance du Japon aux frontières de la République des Mongols, ainsi que l'a prouvé le combat d'essai de l'été 1939.

(18) Mr. l'Ambassadeur Davies remarque avec justesse dans *Mission to Moscow*, New York 1941 : « Les Soviets furent humiliés et profondément blessés d'être exclus de Munich ».

gagée résolument dans une politique par laquelle Staline croit qu'il pourra maintenir la Russie en dehors de la guerre tout en augmentant sa sécurité militaire : le fameux pacte de non-agression est signé par Ribbentrop et Molotov à Moscou.

L'élément nationaliste se trouvait maintenant au premier plan. Le souci de sa sécurité rendit l'Union Soviétique désireuse de regagner les territoires perdus en 1918.¹⁹ Les Etats Baltes furent incorporés sans résistance. La Finlande fut obligée, après combat, de faire des concessions territoriales et autres. La Bessarabie fut enlevée à la Roumanie. Cette politique de sécurité était associée à des méthodes révolutionnaires qui apparurent comme l'accomplissement d'une sorte de rite traditionnel. Les Etats Baltes devinrent provinces de l'Union Soviétique après des plébiscites qui, cela s'entend, ne peuvent être représentés comme des élections libres.²⁰ On essaya d'imposer à la Finlande un gouvernement d'hommes de confiance, avec lequel l'U. R. S. S. conclut un traité.²¹ Un pacte de non-agression fut signé avec le Japon, ce qui rendait possibles des aventures dirigées ailleurs que vers Vladivostok et la province d'Amur et améliorerait les chances de l'U. R. S. S. dans le cas d'une attaque allemande; en dépit de tous les efforts que Staline avait faits pour éviter cette attaque, elle survint le 22 juin 1941.

Ce serait un tort de considérer le retour au nationalisme russe et à la politique de sécurité de l'ancienne Russie — qui alla jusqu'à menacer les relations amicales avec la Turquie à cause des demandes concernant les Détroits²² — comme un processus conscient qui éli-

(19) Voir la discussion détaillée, faite par Dallin, loc. cit., et la description des degrés par lesquels les Etats Baltes devinrent Républiques Soviétiques faite par Hazard, loc. cit., dans l'édition de Zink et Coke. La brochure de K. P. Pusta, ex-ministre des Affaires Etrangères de l'Esthonie, *The Soviet Union and the Baltic States*, New York, s. d., 1942, est un plaidoyer en faveur de la liberté des Etats Baltes. Mais la question demeure : Les Etats Baltes sont-ils capables de maintenir une existence indépendante ? Leur grand admirateur, W. F. Reddaway, ne semble pas croire à la réponse affirmative (*Problems of the Baltic*, Cambridge, 1940, p. 116.)

(20) Voir les remarques de Scott, loc. cit., pp. 78ff : « Le nom seul du candidat officiel (c'est-à-dire du candidat pro-soviétique) apparut sur la liste ».

(21) Sur le gouvernement Kuusinen, qui disparut quand la Russie fit la paix avec la Finlande en 1940, voir Dallin, loc. cit., pp. 133.

(22) Les relations du gouvernement soviétique avec la nouvelle Turquie de Mustapha Kemal Pacha (Atta Turk) furent particulièrement amicales. La Russie aidait la Turquie afin de faire pièce à l'Angleterre. Les relations turquo-russes se gâtèrent quand la Russie manifesta un intérêt trop vif à la question des Dardanelles — une affaire qui fut préparée par la Conférence de Montreux (1936) mais qui se révéla pleinement après le traité russo-allemand de non-agression en 1939. La Turquie refusa d'accepter les demandes russes parce qu'elles auraient rendu impossibles les relations amicales avec les Alliés. Hitler a prétendu, en 1941,

minait et détruisait tous les autres éléments du passé politique de l'Union Soviétique. Cette poussée de nationalisme fut déterminée par la logique de la constellation des pouvoirs et par des conditions géographiques; elle se développa à travers maints détours et maints dé-lais. Elle commença durant la guerre civile, sous la forme d'une résistance à l'intervention étrangère. Les traditions anti-anglaises furent recouvertes par la crainte continuelle de menaces d'un encerclement britannique. La reconnaissance de mouvements coloniaux et nationaux de libération — particulièrement en Asie — ne fut pas seulement l'expression d'un utopisme révolutionnaire abstrait; elle était dirigée contre l'Angleterre aussi bien que contre le Japon. En 1933, Hitler parut bien être l'ennemi principal et les dirigeants soviétiques se rendirent vite compte que les autres puissances étaient trop faibles, qu'elles étaient probablement portées à laisser l'Union Soviétique faire face toute seule à son destin. Il devint nécessaire de résorber la menace venant de la Russie elle-même. Son isolationisme, en effet, avait deux justifications. L'une sur le terrain révolutionnaire : il est profitable de laisser les Etats capitalistes combattre et s'affaiblir l'un l'autre; la seconde sur le terrain nationaliste : quel motif la Russie a-t-elle de participer à une guerre mondiale qui ne concerne pas directement ses intérêts ? ne ferait-on pas mieux d'utiliser le temps laissé pour améliorer les frontières et regagner les territoires perdus dans la période de faiblesse et de défaite ?

(à suivre)

WALDÉMAR GURIAN
(Traduit par Paule Simon)

qu'il eut à refuser des demandes russes qui impliquaient la subjugation de la Turquie. L'intérêt que la Russie apporta à la question des Détroits est une preuve du retour des Soviets à la politique russe traditionnelle, après un abandon temporaire résultant non pas tant de raisons idéologiques que d'une conscience de faiblesse et d'un essai pour rendre ostensible la rupture avec le passé impérialiste. Sur la Conférence de Montreux, voir Gathorne Hardy, pp. 421, et sur les négociations russo-turques de 1939, voir Dallin, pp. 105.

CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Ne connaissez-vous pas, là-bas, mais oui, là-bas où tout est triste, le photographe ? Ah mais, c'est vrai, vous ignorez cette étrange histoire. Je vais vous la raconter.

C'était un soir, un soir triste et plein de pleurs ; j'allais, le cœur serré dans un vague chagrin. Des gens passaient, que je voulais fuir, des pensées grises marchaient un instant, puis s'enlisaient dans une espèce de boue noire qui remplissait tout mon cerveau. Je me demandais d'où venait cette soudaine langueur, et je me retournais, je me fouillais, je me torturais pour en trouver la cause. Mais les raisons que je voyais erraient un moment sur les sables de mon cerveau puis, attirées par un bizarre aimant, elles descendaient, tournoyaient un instant comme un oiseau blessé, résistaient, mouraient un peu, vivaient, mouraient tout à fait dans la solitude qui aspirait.

Mais tout à coup j'aperçus, sur la nuit qui s'établissait, comme une ombre, une ombre à peine balbutiée, quelque chose de bégayé sur le noir. Je sentis que je voulais aller y voir.

Et c'est là que l'étrange commença. Je m'attendais à quelque apparition singulière, stupéfiante, horrible même, mais je vis... un arbre. Je me rendis tout de suite compte qu'un charme me gagnait.

La première chose insensée qui me vint à l'esprit, ce fut que, aussitôt, je ne sais pourquoi, je comparai cet arbre à un photographe. C'est saugrenu, n'est-ce pas ? Aucun rapport ni dans la forme, ni dans la pose, ne m'y incitait, mais cela m'apparut comme un fait évident. Il me semblait qu'il était en quelque sorte le photographe de toutes ces âmes mélancoliques qui s'approchaient de lui et que, depuis des siècles peut-être qu'il existait, il ne faisait que prendre d'innombrables clichés de tous ces états d'âme. Il les comparait, les étudiait, s'en amusait peut-être quelquefois avec un rire qui faisait geindre toute sa vieille carcasse.

Oh mais, que c'était extraordinaire ! Plus je regardais cet arbre, plus mes pensées devenaient unes et simples, tant et si bien qu'à la fin

elles ne furent plus qu'un trait bien droit, souple et flexible, qui s'amin-
cissait toujours plus. Il s'émiettait en mille parties infimes qui m'é-
taient étrangères, presque hostiles; ces bouts d'idées fuyaient, lestes
comme du vif argent, et je n'arrivais jamais à m'en assurer. J'aurais
voulu ressentir de la haine contre ce photographe qui, maintenant
même, était sûrement en train d'ajouter un exemplaire à son immense
collection de clichés pour s'en gausser par la suite; mais je ne pouvais
former aucune haine, aucune volonté, pas même le plus petit souhait.
Ma pensée s'était cassée en morceaux.

Une fièvre me gagnait. Ce photographe démoniaque m'épouvantait, et je fus soulagé à l'idée qu'il m'épouvantait, car je pouvais penser; mon esprit, ma volonté renaissaient par à-coups. Après l'épouvante vint la surprise, puis la haine. J'étais joyeux, je revivais. Ce photographe de malheur, que j'allais écraser... Je tendis le poing et, prenant mon élan, d'une seule poussée, je traversai... la nuit.

Il n'y avait plus rien que mon bras stupide qui restait tendu ridiculement en avant, comme accroché à la nuit.

Rêve? Hallucination? Peut-être; je vous l'ai raconté comme ça m'est arrivé.

CLAUDE LAFRANCE

VALEUR ET LIMITES DU PANAMÉRICANISME

Les événements de Bolivie et d'Argentine ont attiré l'attention sur l'inachèvement du panaméricanisme. Un peu d'histoire nous aurait épargné la surprise. Les décisions des Congrès panaméricains, comme celles de la Société des Nations, n'ont guère abouti que dans les affaires inoffensives sur lesquelles tout honnête homme est d'accord. Le premier en date, celui de 1889, avait voté un projet d'arbitrage qui resta lettre morte, n'ayant été ratifié par aucun des Etats contractants. Celui de 1918 avait décidé un projet éducatif en vue de faciliter la connaissance réciproque des Amériques : il faudra la présente guerre, vingt ans plus tard, pour s'apercevoir des lacunes qui subsistent à cet égard. En 1923, échec d'un projet de Cour de Justice inter-américain, et d'un projet de désarmement naval. En 1940, à la Havane, on s'efforce de contrôler la Cinquième Colonne... et de préserver la neutralité du continent. En janvier 1942, à Rio, cette neutralité étant défunte, on recommande en commun « la rupture des relations diplomatiques entre toutes les Républiques américaines et les gouvernements du Japon, de l'Allemagne et de l'Italie » ; « pour la première fois dans l'histoire de notre hémisphère, ajoute le communiqué, une action commune du plus haut caractère a été prise par toutes les nations américaines agissant ensemble sans dissentiment et sans réserve » ; réjouissance prématurée : nous savons combien le Chili et surtout l'Argentine se sont fait tirer l'oreille pour passer à l'exécution. Des résultats partiels, point négligeables, ont été obtenus souvent, non l'unanimité rêvée.

Peut-être cela tient-il en partie à une équivoque dans les origines historiques du panaméricanisme : au point de départ, Bolivar le concevait comme réduit à l'Amérique latine et plus ou moins dirigé contre les Etats-Unis ; plus tard ces derniers s'en sont emparés et l'on a pu avoir l'impression qu'ils s'en servaient à des fins expansionnistes ; ce n'est qu'assez récemment qu'une troisième doctrine, celle du bon voisinage, est venue atténuer les germes de discorde implicites dans les deux précédentes. Mais surtout on n'a pas suffisamment considéré que le mot « Amérique » ne recouvre une unité que dans une certaine mesure et que si le panaméricanisme doit sa valeur à cette unité il trouve ses limites dans les siennes.

Le panaméricanisme a d'abord une valeur de défense. Les Etats-Unis d'Amérique latine que souhaitait Bolivar avaient pour but d'équilibrer ceux du Nord, mais aussi de prévenir tout retour offensif des Espagnols ; c'est à cette occasion et dans le même esprit que Monroe formulait sa doctrine. La Sainte-Alliance venait de mater l'insurrection libérale en Espagne ; elle étudiait la possibilité de soumettre à leur tour les colonies, et de mettre fin à ce développement d'Etats républicains qui, un Chateaubriand le sentait bien, minerait peu à peu la prépondérance des monarchies. Dans son message, le président formu-

lait des principes qui éclairent remarquablement toute la politique de son pays jusqu'à nos jours. Il constatait que « le système politique des puissances alliées était essentiellement différent » de celui qui prévalait au Nouveau-Monde : cela ne devait pas empêcher les bonnes relations; les Etats-Unis reconnaîtraient comme gouvernement légitime tout gouvernement de fait en Europe; ils n'interviendraient pas dans les affaires européennes; mais ils exigeaient, en revanche, qu'aucune des nations américaines devenues indépendantes « ne fût plus considérée désormais comme sujette à une colonisation future par aucune puissance européenne. » Aujourd'hui l'idée même d'une revanche coloniale s'est évanouie : mais une défense concertée garde son intérêt contre les agressions du dehors; même incomplète comme elle l'est, les peuples de l'hémisphère occidental lui doivent au moins en partie de n'avoir pas servi de pions joués les uns contre les autres par Hitler et de n'avoir pas vu de front militaire s'ouvrir au travers du continent.

L'unité des Amériques concerne aussi l'économie. A sa fondation, en 1890, l'Union panaméricaine ne s'est-elle pas intitulée d'abord « bureau commercial des Républiques américaines » ? Ce n'est que treize ans plus tard que le mot « commercial » a été remplacé par le mot « international » qui en élargissait le sens. L'Amérique du Nord et l'Amérique tropicale se complètent de la même façon que l'Europe et l'Afrique. De plus, leur économie est partout celle de pays neufs. L'âge des pionniers n'est nulle part éloigné; il n'y a pas d'Etat où ne subsistent des régions non développées. Il en résulte que l'outillage fabriqué à Pittsburgh ou à Détroit s'adapte mieux aux besoins du Continent que celui des manufactures européennes (le même facteur attire peu à peu l'Australasie dans l'orbite du Nouveau-Monde). A l'exception de petits terroirs comme ceux des Antilles, les méthodes de culture restent extensives, non intensives; la population n'atteint jamais à la densité de la Rhénanie ou de la Belgique, et, sauf dans l'Est des Etats-Unis, ou dans les îles, ou à proximité immédiate de certaines grandes métropoles, son pourcentage au mille carré demeure très en-dessous de la moyenne. L'initiative privée a donc plus de place dans un monde moins serré; le goût de l'indépendance prime souvent celui de la sécurité; les mœurs stimulent les achats plutôt qu'elles n'encouragent l'épargne; et la jeunesse des sociétés a aussi cette conséquence que le cadre géographique a modelé l'homme plus que l'histoire, que les activités, naguère absorbées par le défrichement, s'orientent principalement vers la construction matérielle, que l'économique prédomine. Tout cela veut sans doute des nuances : nous ne saurions oublier qu'en Amérique latine, bien des contrées ont reposé longtemps sur le système quasi féodal du péonage, ni méconnaître la valeur littéraire et artistique des élites, ni la part grandissante des réalisations désintéressées. A mesure qu'ils vieillissent, les pays neufs perdent les caractéristiques de la jeunesse, c'est une vérité de la Palisse; plus ils vieilliront, moins ils se distingueront des autres; on sentira cependant longtemps qu'ils ont implanté la civilisation de toutes pièces sur une table rase, sans avoir rien à ménager, et leur comportement leur vaut encore aujourd'hui des traits communs par rapport à leurs aînés.

Nous touchons ici au domaine politique et social : et il reste vrai, comme au temps de Monroe, que les peuples américains ont les mêmes formes républicaines. Leur constitution se modèle le plus souvent sur celle de Washington, avec un Président qui détient le pouvoir exécutif, et un Congrès de deux Chambres; au Mexique, au Brésil, en Colombie, ailleurs encore, la ressemblance s'étend à la structure fédérative de l'Etat. Mais souvent on l'exagère. A-t-elle jamais été incomplète ? Le Mexique a connu l'Empire d'Iturbide (pour ne pas mentionner celui de Maximilien, qui était importé); Haïti a vu deux Empereurs, Dessalines, Soulouque, et dans le Nord un roi, Christophe; le Brésil a formé une monarchie constitutionnelle jusqu'en 1889. Dans un temps où peu de trônes subsistent en Europe, ce qu'il pouvait y avoir de distinctif dans la « démocratie américaine » s'est passablement réduit; et l'on trouvera sans doute plus d'analogies, en fait sinon en droit, entre l'atmosphère politique des Etats-Unis et celle de l'Angleterre ou des royautes scandinaves qu'entre elle et celle de telle République dictatoriale du Sud. La plupart des régimes fascistes au surplus n'ont-ils pas conservé l'étiquette républicaine ? Au Nouveau-Monde aussi, elle abrite des réalités très différentes : au Mexique, un système d'extrême-gauche, non communiste (il a fallu la guerre pour rétablir ses relations diplomatiques avec les Soviets), mais sous la domination d'un « parti national révolutionnaire » qui a eu ses crises d'anticléricalisme virulent; au Brésil, un nationalisme inspiré de Salazar; en Argentine, à travers les coups d'Etat, une tendance générale vers l'imitation de Franco sinon du fascisme proprement dit. Ce sont là les trois plus grandes puissances après les Etats-Unis : ailleurs, nous n'avons que l'embaras du choix entre les juntes militaires, les oligarchies de grandes familles, et les tyrannies policières du type Machado et Gomez, pour ne nommer que des disparus. Tel de ces régimes pourra sembler très acceptable humainement, ou très adapté aux conditions locales; on en rencontrera même quelques-uns — pas très nombreux — qui sont vraiment démocratiques; mais quant à leur trouver une unité que l'on appellerait la démocratie, il faudrait pour cela élargir démesurément la définition du terme au point qu'il ne signifierait plus rien de précis. Ne disons pas que la démocratie panaméricaine est une légende, disons qu'elle est une aspiration, comme l'est la paix américaine malgré le Chaco, malgré tant d'interventions armées et de guerres civiles. A l'origine le contraste des deux hémisphères était frappant, de même que les similitudes de celui-ci; aujourd'hui, les courants horizontaux fondés sur la communauté des langues et de la pensée tendent à contrebalancer sinon à supplanter les courants longitudinaux fondés sur la géographie. Encore un phénomène de vieillissement, encore un passage du géographique à l'historique.

Il faut d'ailleurs s'entendre sur le facteur géographique. Loin de contribuer, autrement que par la nomenclature, à l'unité du Nouveau-Monde, il lui assigne ses limites. Et d'abord, même à les négliger, il conduirait à une impasse. L'Amérique du Sud reste assez en dehors de l'équilibre général des terres habitées. Nous avons discuté jusqu'ici de l'hémisphère est et de l'hémisphère ouest; mais on peut considérer

à leur tour l'hémisphère nord et l'hémisphère sud, et cette répartition des masses continentales qui les groupe en deçà de l'Equateur et ne laisse aux régions australes que des prolongements noyés dans les mers. Le méridien de New-York, qui est aussi, approximativement, celui de Lisbonne, d'Athènes et de Pékin, passe de l'autre côté au travers des Pampas, et bien au large du cap de Bonne-Espérance; celui de Québec (qui est celui d'Orléans et de Vienne), ou plutôt son symétrique, ne traverse que l'extrémité désolée de la Patagonie. Sans doute l'Amérique du Sud se hausse par-dessus la ligne équinoxiale; mais ces régions où elle atteint sa plus grande ampleur sont occupées par les forêts insalubres et presque inhabitées de l'Amazone ou des Guyanes, et ont pour vis-à-vis le centre de l'Afrique. Pays d'avenir, peut-être, comme l'Afrique, si les progrès de l'hygiène ont peu à peu raison du climat; pays de colonisation aux perspectives indéfinies, mais pays encore vides; et la zone tempérée, ou les plateaux et certaines côtes subtropicales, qui permettent dès maintenant des formes de vie semblables aux nôtres, renferment un monde en puissance, mais un monde à l'écart des grands chemins.

Surtout, si les deux Amériques, entre leurs deux océans, forment une masse continentale comparable au bloc Europe-Asie-Afrique, la géographie les sépare en revanche aussi nettement que l'Asie et l'Afrique par exemple. Panama vaut Suez. La mer Caraïbe et le golfe du Mexique, deux fois plus larges que la Méditerranée, n'offrent aucunement ce dessin parallèle qui a mis de tout temps en contact intime les populations de ses pourtours (il est frappant que dans cette guerre, la Méditerranée n'a jamais séparé les armées : la tête de pont italienne en Libye et la tête de pont allemande en Tunisie n'ont pris fin que pour voir s'établir la tête de pont des Alliés en Italie)... Au contraire les côtes américaines divergent. Et la branche septentrionale, avec les ports atlantiques et les industries des Etats-Unis, a comme pendant les rivages précisément les moins peuplés de la zone torride.

En fait, l'Amérique du Nord regarde l'Europe, et l'Amérique du Sud regarde aussi l'Europe, plutôt qu'elles ne se regardent l'une l'autre. Il y a 5500 milles de New-York à Rio, 6700 milles de New-York à Buenos-Ayres (par mer), et 3700 milles seulement de New-York au Havre. L'expression de « bon voisinage », pour autant qu'il s'agit de voisinage, s'appliquera beaucoup mieux aux rapports entre les Etats-Unis et l'Angleterre ou la France qu'entre les Etats-Unis et l'Argentine; cela nous explique beaucoup de choses. De même, si les distances à vol d'oiseau sont moindres de Rio à New-York que de Rio à Paris — 4800 milles contre 5700 — la courbure du littoral rend les trajets maritimes sensiblement équivalents : les bons marcheurs de l'American Republics Line mettaient treize jours, en 1939, entre les deux premières villes, ceux de la Royal Mail Line en mettaient quatorze entre Rio et Cherbourg, onze seulement jusqu'à Lisbonne. Le développement des transports aériens constitue un facteur de rapprochement. En revanche, sur un continent qui ne tient ensemble que par son épine dorsale, les autres modes de communications favorisent les échanges avec l'Ancien Monde beaucoup plus que les échanges intérieurs : n'oublions pas que

si l'Océan sépare militairement jusqu'à un certain point, il intensifie les relations pacifiques. Comparez le rôle historique de la Méditerranée avec celui du Sahara ou de l'Asie centrale.

Et c'est pourquoi les influences culturelles se sont toujours propagées d'Est en Ouest. La colonisation, au point de départ, l'immigration au dix-neuvième siècle, la naissance tardive des Universités américaines ou de la vie intellectuelle en général et la dépendance dans laquelle elles se sont longtemps trouvées par rapport à l'Europe, autant de raisons soit périmées soit au moins très affaiblies : mais les affinités de langue ou de religion persistent. Rien ne fera qu'un Canadien de Québec, même animé d'un patriotisme intégralement canadien et uni par de multiples intérêts à un Canadien de Toronto, ne se sente beaucoup plus près, à cet égard, d'un Français de Paris — au moins s'il a quelque culture personnelle — comme de son côté l'Ontarien se sentira plus près d'un Anglais de Londres. Rien ne fera que l'Américain des Etats-Unis ne comprenne plus facilement le Britannique (même s'il lui bat froid) que ses voisins d'outre-Rio Grande. Rien ne fera que le Mexicain malgré l'apport indien, que l'Argentin malgré l'apport italien ou basque, que le Brésilien malgré le métissage, n'éprouvent avant tout leur communauté d'esprit avec cette péninsule ibérique qui s'avance comme une proue à leur rencontre. J'ai dit ailleurs combien j'ai été frappé, lors d'un Congrès catholique inter-américain à Washington, d'entendre les délégués de Colombie ou de l'Equateur souligner devant une assistance anglo-saxonne que chez eux l'« hispanidad » et même la culture française passeront toujours d'abord. Voilà les affinités naturelles, celles qui n'exigent aucun effort, assez profondes pour compenser les juxtapositions géographiques, assez durables pour que les différences ne les altèrent qu'à peine et que les chicanes n'en soient souvent qu'une manifestation. A côté, les contacts établis le long du continent gardent quelque chose de voulu sinon de factice : cela ne signifie pas qu'ils ne vaillent d'être tentés; au contraire, un pays comme le Canada y gagnera sûrement; les uns lui apporteront une expérience technique, une meilleure notion de sa place sur la terre, un complément d'information, dans les autres, chez les nations catholiques surtout, il se découvrira des similitudes inattendues et prendra conscience qu'il ne représente en aucune façon une minorité sans espoir. La civilisation tiendra d'autant mieux que de fortes traverses perpendiculaires viendront consolider son architecture primitive, à la seule condition que ce perfectionnement ne fasse pas oublier les supports.

Et ceci pourrait nous servir de conclusion générale. Le mot de panaméricanisme offre une consonance malheureuse : inventé à la même époque que ceux de pangermanisme ou de panslavisme, il prête aux mêmes équivoques, et suggère à tort une idée de fusion politique et d'hégémonie intérieure sinon extérieure. « Inter-américanisme » vaudrait mieux. Depuis la pratique du « bon voisinage », il est entendu d'ailleurs que toute prépondérance en est exclue, qu'il s'agit d'une réciprocité, que sur le plan culturel aussi bien elle a pour but un enrichissement mutuel et non une absorption ou une hybridation des caractéristiques nationales. Mais le panaméricanisme ne doit pas dégénérer non plus

en une variété supérieure d'isolationnisme. Il doit créer de nouveaux courants, non se substituer aux anciens. Il ne saurait, sans mutiler dangereusement la réalité, présenter l'image d'une Amérique tendant à s'uniformiser ou se suffisant à elle-même. Pour qu'il devienne autre chose qu'un « slogan » creux, il lui faut se définir, c'est-à-dire se délimiter. Toute doctrine, tout être ne parvient à la conscience de sa nature qu'en acquérant celle de ses limites. Ma personnalité s'est faite à coups de bifurcations dans mon existence, et elle est réussie dans la mesure où j'ai su choisir la ligne correspondant à mes aptitudes. Ainsi du panaméricanisme : il se situe dans un ensemble mondial; il en dépend; s'il y ajoute, en précisant une communauté jusqu'ici méconnue parce qu'embryonnaire, et s'il ne commet pas l'erreur de vouloir nier les autres ordres de relations, si en d'autres termes il se donne une tâche constructive dans son domaine sans faire abstraction des perspectives qui le dépassent, il sera pleinement fécond.

AUGUSTE VIATTE

AUX PORTES DE PARIS

Les armées alliées sont aux portes de Paris. Tout permet d'espérer qu'avant la parution de ces lignes elles auront passé par les Champs Elysées et sous l'Arc de Triomphe.

La prise de Paris marquera virtuellement la fin de la guerre européenne. Les régions industrielles de la France font depuis quatre ans si intégralement partie de l'économie de guerre allemande qu'elles lui sont indispensables. Le système continental des Nazis ne pourra survivre que pour peu de semaines à la perte de ces régions.

Certes, ce sont des jours de joie; à cette joie que nous donnent les grands succès de nos armées s'en mêle une autre : celle d'entendre l'une après l'autre les voix de peuples libérés. Nous entendrons de nouveau du vieux continent des messages de liberté, de paix et de coopération au progrès de l'humanité.

Bientôt les généraux céderont la place aux hommes d'Etat, les plans de paix se substitueront aux plans de campagne militaire. Avec notre entrée dans la capitale de la France, une nouvelle période a commencé : celle de notre responsabilité politique et morale pour les destins du continent. Finis seront les temps commodes où il y avait en Europe un scélérat, Adolf Hitler, à qui attribuer tout ce qui n'allait pas, où nous nous contentions de nous battre, fiers et purs, pour le droit des humbles et des opprimés. A coup sûr, une lourde tâche nous attend. Au moment où la domination nazie s'écroulera, tous les problèmes familiers et non résolus dont l'Europe gémissait dans l'intervalle des deux guerres ressusciteront tous à la fois. Nous nous trouverons en face, non seulement de l'héritage de destruction dur totali-

tarisme, mais aussi du cortège, plus ancien, de nos propres omissions et de nos erreurs, à commencer par Versailles et Saint-Germain, les conférences de désarmement, les conférences économiques, monétaires et de réparations, les sanctions non appliquées en Ethiopie et en Mandchourie, la « non-intervention » en Espagne, notre insouciance en face des dictateurs lorsque leur réarmement commençait à menacer la paix du monde.

★ ★ ★

C'est une heureuse coïncidence — si coïncidence il y a — qu'à l'heure où nous écrivons ces notes, à Dumbarton Oaks se tient la conférence des grandes puissances : les Etats-Unis, la Russie Soviétique et la Grande Bretagne, à laquelle, dans son dernier stage, la Chine elle aussi prendra part. On a noté peu de progrès dans les plans de coopération mondiale pour l'après guerre depuis les grandes conférences de l'année dernière, dont celle de Moscou nous avait pourvu de documents diplomatiques raisonnablement précis. La grande promesse était l'affirmation des signataires qu'une organisation serait établie le plus tôt possible pour instituer une autorité internationale où toutes les nations, grandes ou petites, qui aiment la paix auraient leur place. Franchement, on préférerait voir déjà à l'œuvre cette organisation plus ample, plus autorisée à prendre des décisions historiques concernant toutes les nations. En attendant il faut se contenter de la promesse des grandes puissances qui nous assurent que la composition et les fonctions d'un tel organisme universel font le principal objet des délibérations à Dumbarton Oaks.

M. Cordell Hull dans la conférence de presse où il annonçait l'envoi des invitations pour la réunion de Dumbarton Oaks, s'exprimait sur sa nature dans des termes dont la timidité déçoit. Voici ce qu'il dit, par exemple sur l'enforcement de la loi internationale : « By this formula each nation would retain final authority over its own troops, planes and ships, and would assign no direct power over them to the international agency. The agency, after consultations among its members, *could recommend*, but not order, that a member nation use its troops for international police duty. »

On cherchera là, en vain, le moindre progrès sur les formules de l'ancienne Société des Nations. L'article 16 de son Covenant ne prévoyait-il pas déjà une *obligation* des Etats membres à participer aux sanctions contre un Etat agresseur ? Si nous sommes revenus maintenant à des simples *recommandations*, ne doit-on pas voir là un pas en arrière ?

En analysant, il y a quelque temps, les documents de Moscou nous écrivions que la plus importante décision d'ordre pratique était l'établissement d'une « Commission Consultative Européenne » qui, siégeant en permanence à Londres, coordonnât l'action des trois puissances à l'égard de l'Europe. Cet organisme a-t-il fonctionné avec succès ? Le public n'a jamais été informé de son travail. On sait qu'il fut créé, et que les ambassadeurs Winant et Gusev y représentent les Etats-Unis et la Russie Soviétique. Puisque les questions européennes formaient le

sujet des délibérations de cette commission et qu'elles sont le sujet principal de la conférence actuelle, on peut s'étonner que ces deux personnalités ne soient pas présentes à Dumbarton Oaks.

Le nombre des problèmes à l'ordre du jour de la conférence des trois puissances est infini. Nous ne toucherons aujourd'hui qu'à trois sujets, qui demandent une solution : les problèmes de la Pologne, de l'Allemagne et de la France.

* * *

Au sein des Nations Unies, il y a présentement deux gouvernements polonais : l'un à Moscou, reconnu par le gouvernement soviétique et chargé de l'administration du territoire polonais libéré; l'autre, à Londres, reconnu par la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la plupart des Nations Unies, et sous les ordres duquel se bat l'armée de résistance en Pologne occupée. Les rumeurs sur le manque de coordination entre cette armée se battant dans Varsovie sous les ordres du général Bor et les armées soviétiques ne sont guère édifiantes.

Le premier ministre Mikolajcicz a rencontré à Moscou M. Staline et les chefs du Comité Polonais, et des négociations en vue d'une fusion des deux gouvernements semblent être en cours. Sûrement une solution s'impose. Personne ne semble penser à la méthode démodée du plébiscite pour arriver à une solution. Cette méthode a pourtant donné des résultats excellents partout où elle fut appliquée après la dernière guerre : les régions frontalières en Carinthie du Sud, en Burgenland, en Silésie furent pacifiées. Dans les régions où elle ne fut pas appliquée, dans le Tyrol du Sud, le « corridor » polonais, la Transylvanie, le problème des minorités demeura une menace pour la paix.

Quels seront les avantages pour la paix future si une Pologne, sous quelque régime qu'elle soit, après avoir cédé des populations slaves à la Russie, se voit récompensée par l'incorporation de deux millions et demi d'Allemands enlevés à la Prusse Orientale. Cela n'a pas de sens, ni du point de vue des idéaux exprimés solennellement dans la « Charte de l'Atlantique » ni d'un point de vue pratique.

* * *

Nous voici au problème de l'Allemagne. Les signataires de la conférence de Moscou s'étaient vigoureusement mis d'accord sur la défaite militaire totale du Reich et sur la punition sévère des Nazis coupables. Rien dans les huit mois écoulés n'a apporté d'évidence tangible qu'un accord plus vaste ait été conclu. Au retour de sa mission, M. Cordell Hull avait tenu à souligner devant le Sénat et le Congrès des Etats-Unis qu'avec la signature des protocoles de Moscou le Comité de l'Allemagne Libre avait perdu toute signification. Eh bien, non ! La bonne foi de M. Cordell Hull n'est pas mise en doute, mais ce comité s'avère de jour en jour plus important. On doit croire que le coup d'Etat récemment tenté contre Hitler ait été inspiré par ce comité. C'était plus qu'un attentat à la vie d'Hitler et plus qu'une révolte de quelques généraux contre le parti nazi : le but était l'établissement d'un nouveau gouvernement. A la tête du mouvement, se

trouvait un civil, M. Goerdeler. Et il est significatif pour l'état des choses en Allemagne qu'en dépit d'une prime d'un million de Reichmark offerte par Himmler pour sa tête, M. Goerdeler se trouve encore en liberté, et, à en croire la radio de Moscou, il continuerait à exercer les fonctions de chef du gouvernement secret en Allemagne.

Il peut être utile, puisque la presse parle toujours d'un Comité de généraux à Moscou de corriger l'impression qu'il s'agit là d'une association militaire. En face d'un Etat totalitaire où il n'y a que les militaires qui puissent concevoir des coups d'Etat, le fait que des généraux comme von Seidlitz, Hoffmeister et récemment le maréchal von Paulus s'adressant à leurs collègues leur ont demandé de se révolter contre le gouvernement et de se rendre à l'ennemi, où le geste d'officiers allemands arrachant leurs grades en protestation contre les crimes commis contre des civils russes et juifs par des membres de l'armée à laquelle ils appartiennent, est de nature à capter notre imagination d'abord.

Mais le comité de l'Allemagne Libre à Moscou n'est pas composé seulement par des militaires professionnels. Son Président, Erich Weinert est un poète qui n'était connu jusqu'ici que par ses vers, qui ont eu une profonde répercussion par leur appel humanitaire. Son « Chant des Brigades Internationales », composé en Espagne au moment de la guerre civile, fut chanté par des millions de personnes dans toutes les langues du monde. Weinert est communiste, mais le Comité comme tel ne peut pas être appelé communiste. Parmi les nombreux noms d'aristocrates, prussiens et autres, on trouve, comme deuxième vice-président du comité, celui du Graf von Einsiedel, un arrière-petit-fils de Bismarck, qui expliquait les motifs de sa « désertion » à son père, le vieux colonel von Einsiedel à Berlin, dans un message personnel radiodiffusé. La liste des orateurs à la radio de Moscou comprend le prêtre catholique Joseph Kaiser, les pasteurs protestants Mathaers Klein et Johannes Schroeder, le professeur de droit à l'Université de Berlin, Fritz Ruckert, etc., etc. Le programme qu'ils prêchent trois fois par jour au peuple allemand est celui d'une Allemagne démocrate et radicalement purifiée.

Le docteur Karl Goerdeler qui fut choisi comme chef du gouvernement anti-hitlérien à l'intérieur de l'Allemagne est un administrateur de marque. Il fut maire de Leipzig pendant une décade, Commissaire des prix sous le chancelier Brüning et, plus tard, de nouveau pour quelque temps sous les Nazis. Un an avant la guerre, en 1938, Goerdeler exposait encore dans la grande revue américaine *Foreign Affairs* ses vues en faveur d'un « commerce international sans restrictions des importations et des exportations », qui est « une condition indispensable du progrès matériel du monde et la seule garantie d'une paix durable ». Depuis cette déclaration, en contraste éclatant avec la politique de commerce pratiquée par les Nazis, Goerdeler ne fut plus entendu jusqu'au jour où la radio de Moscou parla de lui comme du chef du gouvernement secret de l'Allemagne.

Les plans russes vis-à-vis l'Allemagne vaincue ne sont pas plus clairs que ne sont les nôtres. Ont-ils l'intention de pénétrer en Alle-

magne Orientale suivis par des délégués du Comité de l'Allemagne Libre comme ils sont entrés en Pologne accompagnés par l'organisation de leur Comité Polonais installé à présent à Lublin ? Si les batailles se gagnent avec des armées, les guerres se gagnent avec des idées. Et les Russes n'en manquent pas.

Officiellement rien n'est connu des plans anglo-américains à l'égard de l'Allemagne. En Angleterre, « *The Economist* » et d'autres journaux de marque, mènent une campagne pour un « settlement of common sense » basé surtout sur des arguments économiques. Aux Etats-Unis, deux livres ont paru récemment sous la signature d'auteurs que l'on peut qualifier de semi-officiels : Walter Lipmann¹ explique aux Russes que l'Allemagne doit appartenir à « la communauté de l'Atlantique » comprenant Washington, Londres, Paris, Berlin, tandis que l'Europe Centrale et les Balkans devront appartenir à la « communauté continentale » dont le centre sera Moscou. M. Sumner Welles² dans un livre qui, autrement, a beaucoup de mérite propose la division de l'Allemagne en trois parties égales : Une Allemagne du Sud, de l'Ouest et de l'Est. Chacune comprendrait entre 52,000 et 67,000 milles carrés et entre 20 et 22 millions d'habitants. Voilà de la précision mathématique parfaite. Mais alors quoi ? Des passeports pour traverser des frontières que des millions traversent chaque semaine, des tarifs douaniers aux frontières empêchant l'échange des produits d'une économie basée sur la division du travail, des nouvelles administrations centrales inventant des lois et des systèmes d'impôts, d'éducation, etc., divergeants ? Si non, à quoi servirait un tel démembrement ? Si oui, un appauvrissement non seulement de l'Allemagne mais de toute l'Europe est inévitable.

Après la dernière guerre on avait ainsi divisé l'unité économique de l'empire Austro-Hongrois, et non seulement l'Europe, mais le monde entier en a souffert. La débâcle de la Kreditanstalt à Vienne en 1930 a mis en branle la crise financière mondiale qui amenait la dévaluation de la livre sterling et successivement de toutes les monnaies internationales. La répétition de l'expérience ne se recommande pas. Ce qu'il faut à l'Europe ce ne sont pas de nouvelles frontières, mais son intégration économique par l'abolition de frontières.

Le problème de l'Allemagne ne manquera sûrement pas de susciter de l'intérêt à Dumbarton Oaks.

* * *

Au moment où nous pouvons attendre de jour en jour la grande nouvelle de la libération de Paris, nos pensées se tournent vers la France. Particulièrement réjouissant est le rôle héroïque joué par les Forces Françaises de l'Intérieur. Un peuple ne peut « recevoir » la liberté simplement comme un cadeau offert par des amis généreux. Que les Français se battent à nouveau partout, et dès que l'occasion se

(1) *U. S. War Aims*, Little Brown, 1944.

(2) *The Time for Decision*, Harper, 1944.

présente, c'est la plus grande promesse de l'avenir d'une France forte et libre.

Egalement l'on se réjouira du fait qu'au dernier moment, grâce à l'entrevue personnelle entre le général de Gaulle et le Président Roosevelt, un accord a pu être établi entre le Gouvernement Provisoire Français et les autorités militaires alliées à l'égard de l'administration militaire et civile des territoires libérés. La présence de vastes armées étrangères, même quand il s'agit d'armées de libération, sur le territoire d'une autre nation, quand celles-ci doivent nécessairement s'arroger des droits qui normalement appartiennent aux autorités civiles, pose toujours des problèmes délicats. Cette situation se trouve compliquée du fait que des fonctionnaires qui collaboraient avec l'ennemi, doivent être remplacés par des administrateurs nouveaux : cela implique des changements sur l'opportunité desquels le jugement des militaires et des représentants de l'autorité nouvelle peuvent facilement diverger.

Les détails des arrangements intervenus entre les généraux Eisenhower et Koenig ne sont pas connus à l'heure où nous écrivons. Peut-être leur importance ne sera-t-elle pas aussi grande qu'on ne le prévoyait d'abord, si, comme l'écroulement de la résistance allemande le fait espérer, le progrès de la libération de tout le territoire français est rapide. Le peuple français lui-même pourra bientôt indiquer sa volonté dans des élections générales, décider du règlement des comptes avec les créatures de Vichy et confier aux hommes de son choix la direction des affaires du pays.

Depuis des siècles l'Europe avait emprunté beaucoup de ses idées et de ses modes politiques de la France. Même si la France n'avait pas joué un tel rôle dans le passé, si elle n'était pas la grande, la plus ancienne et la plus européenne des nations de l'Europe, le fait que son peuple sera le premier « articulé » dans le grand procédé de renaissance, lui conférerait une influence énorme à cause du précédent qu'elle aura créé. Les peuples d'Europe, désorientés par quatre années de nuit totalitaire se tourneront vers la première lueur. Cette situation donnera à la France un rôle d'inspiratrice et de directrice des destinées du continent qu'on ne saura pas facilement surestimer.

Jusqu'au jour où la volonté souveraine du peuple français se sera manifestée bien des décisions devront avoir été prises aussi bien par le gouvernement provisoire français que par les gouvernements alliés. Une telle situation comporte certains dangers de dictature militaire, qui, comme l'histoire prouve, est une tentation assez commune dans les grandes crises. Pierre Cot, à la fin de son grand ouvrage « Le Procès de la République »³ traite de ce danger en quelques pages pleines d'intérêt : « Un Français connaissant son histoire n'est jamais tout à fait rassuré s'il voit les généraux se mêler de la politique; il l'est moins encore quand, au même moment, se multiplient les signes avant-coureurs du pouvoir personnel : exaltation nationaliste, culte du chef, affirmation du principe d'autorité, mépris des valeurs démocratiques. »

(3) Editions de la Maison Française, New York, 1944, Vol. II, pages 363-387.

Le général de Gaulle au lendemain de la victoire, jouira probablement d'un prestige qui lui permettrait d'aspirer au pouvoir personnel. Mais rien ne nous oblige à croire que telle soit son ambition.

Les Alliés de leur côté devront résister en territoire français à la tentation d'intervenir indûment dans les affaires intérieures de la France. En Italie, ils auront fait certaines expériences, démontrant les limites de l'influence qu'une armée d'occupation peut exercer en pays étranger. Si les efforts de M. Churchill ne réussissent finalement pas à sauver une dynastie compromise, il aurait mieux valu n'avoir jamais insisté et avoir laissé le règlement de cette question interne au libre jugement des Italiens. Pierre Cot parlant également de ce qu'il appelle « le danger de l'intervention étrangère », dit : « Cet immense crédit dont les Etats-Unis disposent s'effondrerait, du jour au lendemain, si le peuple français avait l'impression qu'on veut lui imposer des formules économiques ou sociales déterminées, ou qu'on veut lui en interdire d'autres. Déçue dans son amour pour l'Amérique, blessée dans son indépendance, la France irait chercher, à l'Est de l'Europe, de nouvelles lumières ».

Sous ce jour même l'organisation intérieure et intérimaire de la France peut préoccuper la conférence de Dumbarton Oaks. Un précédent existe dans la déclaration de Moscou sur la restauration de la démocratie en Italie qui constituait une sorte d'accord idéologique des trois puissances. Toutes les solutions françaises auront des répercussions sur l'Europe entière : si la France se tournait vers le communisme, toute l'Europe deviendrait communiste; si elle en venait à une dictature semi-fasciste, une grande partie de l'Europe serait apte à l'imiter.

Il faut que l'Europe trouve son équilibre social et politique dans une nouvelle formule qui embrasse les deux pôles : la sécurité sociale et la liberté individuelle. Il y a tension entre les deux : à qui n'a pas son pain quotidien, le droit de vote ne dit pas grand-chose. D'autre part aucun Etat ne peut garantir de façon absolue la sécurité sociale sans limiter sévèrement la liberté individuelle. Les « Plans de Cinq Ans » d'une économie dirigée ne permettent pas des oppositions acharnées, ils demandent, comme condition de leur succès, une soumission plus complète des citoyens que n'en réclamerait un Etat libéral.

Il faut à l'Europe une nouvelle synthèse entre ces deux postulats. Si la sécurité sociale tient une place plus haute, il ne faudra toutefois pas perdre le double héritage de l'humanisme chrétien et de la révolution française qui mettaient la dignité de la personne et la liberté de l'individu au premier plan. Les peuples d'Europe attendront du génie français cette synthèse d'idéal.

Finalement, il s'agira à Dumbarton Oaks de s'accorder sur le rôle politique que la France devra jouer sur le continent et dans le monde. Cela nous ramène une fois de plus à cette question de principe dont dépendra ou la prospérité et la paix ou le chaos et la guerre mondiale n° 3 : Refonte d'une Europe autonome et intégrée, ou répartition en des zones d'influence par des puissances non-européennes. Au lieu de nous répéter sur ce sujet, nous préférons reproduire des lignes bien

réfléchies que nous trouvons sous la signature d'un philosophe anglais dans *La France Libre*⁴ :

« Péguy a compris que nous étions arrivés à un des grands tournants de l'histoire, mais je ne crois pas qu'il ait eu la moindre idée de la façon dont l'âge nouveau et le nouveau genre de guerre menaçaient toute la hiérarchie de valeurs sur laquelle reposait son univers. Aujourd'hui il s'agit de savoir comment pourra survivre cette France à laquelle il croyait et pour laquelle il a vécu : comment un organisme spirituel qui s'est formé peu à peu, comme une personnalité humaine, par une longue série d'épreuves, et a fini par se cristalliser en des modes de pensée et de vie qui n'appartiennent qu'à lui, peut continuer à exister dans un nouveau monde d'Etats-léviathans qui n'ont aucun passé et qui ne sont que de vastes mécanismes de production et de puissance. La France, hier grande puissance dans le monde restreint et familier de l'Europe, est devenue une puissance de second ordre dans un monde beaucoup plus vaste, mais qui, vu les progrès incessants des masses, est encore trop petit et surpeuplé....

« Faut-il en conclure que les vieilles nations d'Europe n'ont plus aucun rôle à jouer et que l'Europe sera dorénavant divisée en zones d'influence américaine et russe, comme Rome et la Perse se partagèrent le monde hellénique ? Je ne le pense pas, car tout le monde a intérêt à préserver l'Europe et la culture européenne : aucun Russe, aucun Américain sensé ne souhaite faire de l'Europe l'arène de rivalités intercontinentales. Mais n'oublions pas que bien souvent dans l'histoire, c'est le pire qui se produit, et les peuples d'Europe ne sauveront l'Europe qu'au prix des efforts les plus opiniâtres, tant maintenant qu'après la guerre.

« Les Anglais estiment pour la plupart que l'Europe ne peut revenir à l'ancien système qui la divisait en une multitude d'Etats souverains indépendants, à la fois unis et divisés par les liens arbitraires d'alliances militaires instables....

« Je suis convaincu que toute la partie du continent européen qui est située à l'ouest de la Russie constitue une unité. Même si elle n'a pas encore trouvé la forme politique qui lui convient, elle a montré, et conserve même dans une certaine mesure, une réelle unité de tradition culturelle. Dans cette Europe continentale, actuellement submergée par le raz de marée des conquêtes et de l'oppression nazies, la France a toujours occupé la première place. Grâce à sa situation entre la Méditerranée, l'Atlantique et l'Europe centrale, grâce aussi à la prééminence culturelle dont elle a toujours joui dans le passé, même à ses périodes de division politique et de faiblesse militaire, elle participe plus que toute autre nation européenne à la vie d'ensemble du continent. C'est donc vers la France que nos regards doivent se tourner tout d'abord : c'est elle surtout, sinon elle seule, qui, guidant nos efforts, peut nous aider à refaire de l'Europe une libre commu-

(4) Christopher Dawson, *La France Libre*, 15 mai 1944. Deux ouvrages de Christopher Dawson ont été publiés en français : *Les Origines de l'Europe*, Rieder 1934; *Progrès et Religion*, Plon 1936.

nauté de peuples libres. Est-elle capable de jouer ce rôle, malgré la désagrégation et les ravages des dernières années ? Telle est la grave question que nous vous posons, et à laquelle vous seuls pouvez répondre. Mais il semble certain que sans la coopération et la direction de la France, le rétablissement de l'Europe est à peu près impossible. Et nous nous rappelons combien de fois, dans le passé, la France a transformé la défaite en victoire, et a tiré une nouvelle vigueur spirituelle de catastrophes qui semblaient aux autres peuples avoir détruit sa puissance nationale et ruiné sa vie culturelle.»

RICHARD PIRQUET

LE CINÉMA

NOTES SUR LE FILM « LE CŒUR DE FRANCE »

Trois soirées successives j'ai regardé ce film. La première soirée j'ai suivi les histoires des épisodes et les personnages des trois générations. La deuxième soirée j'ai regardé surtout le jeu des bons acteurs : de Raimu comme l'oncle Jules de Marseille; de Jouvet dans ses deux rôles du paysan de Montmartre en 1871, fondateur de la famille Froment, et de Félix Froment en 1890 qui meurt dans la forêt du Sénégal; de l'excellente actrice qui joue le rôle d'Estelle, la vieille fille, trop maternelle quand elle est jeune femme occupée de ses frères en 1890, trop dévouée quand elle est garde-malade en 1914, trop dure pour Jules en 1925 lorsqu'il lui apporte cinq lettres de soldats qu'elle avait soignés pendant la guerre.

A la troisième soirée j'ai commencé à voir le film comme une œuvre d'art. Ce n'est pas un drame. C'est un poème épique, ou plutôt un « ballad », où les caractères existent pour servir une idée, l'idée de la France. Les caractères sont tous plus grands qu'eux-mêmes car nul épisode de leur vie n'existe par ou pour lui-même. Chaque moment, décrit dans la vie d'un caractère, existe à cause d'un moment de sa race derrière lui et à cause d'un autre moment devant lui dans cet avenir qui se forme par le présent. Le film est une épopée sur le temps, avec un seul personnage qui est une idée : la France. Comme dans *La Chanson de Roland* où le seul personnage est « la douce France » formée par tous les cœurs qui battent et saignent dans les batailles épiques.

Une tragédie est toujours personnelle. Elle engage une seule âme qui est complètement nue. Une tragédie n'est pas composée d'incidents, mais d'un seul incident qui détruit, physiquement d'habitude, le protagoniste solitaire. Mais une épopée, comme l'est ce film, n'est jamais personnelle. Elle engage toutes les âmes d'un pays, dont aucune n'est jamais pleinement vue ou comprise. Elle est faite de nombreux inci-

dents dont aucun n'est conclusif, parce que les incidents sont plutôt des « thèmes » que des incidents. Un thème est un incident dont l'origine est inconnue parce qu'elle est si lointaine et dont le sens n'est pas visible dans les brumes des années non-formées. Comme le thème de « la douce France » dans *La Chanson de Roland* n'est jamais intégralement dit ou compris, le thème de l'invasion dans *Le Cœur de France*, malgré les trois invasions authentiques de 1871, de 1914, et de 1940, n'est jamais envisagé comme un problème susceptible de solution. (Une tragédie, au contraire, est toujours résolue.) Ce thème est décrit par le symbole du chat blanc, acquis en 1871 par la fillette, Estelle Froment, qui le paya de son premier baiser, empaillé ensuite et gardé comme fétiche par les aviateurs Froment en 1917, entrevu pour la dernière fois en 1925 sur une table à côté d'Estelle vieillie, au moment où elle devait recevoir son dernier baiser d'homme. Mais il est impossible d'extraire du thème de la destinée et du changement, la destinée personnelle d'Estelle et de sa vie de sacrifice.

La grande phrase du film, la dernière dite par Estelle, n'est pas dramatique mais lyrique. Elle ne conclut pas, comme une phrase dramatique, mais elle recompose le dessein d'une vie, qui elle-même fait partie d'un plus vaste dessein qui n'a ni commencement visible ni fin prophétisée. La vie non-réalisée d'Estelle — selon la réalisation, acceptée par le monde, dans la vie d'une femme — est racontée dans les trois baisers d'hommes qu'elle a reçus : le premier, d'un petit gavroche du siège de Paris qui lui a donné en récompense le chat blanc; le second, d'un aumônier dans l'hôpital militaire pendant la guerre mondiale lorsqu'il la décorait de la médaille de la légion d'honneur; le troisième, en 1925, d'une veuve dont elle avait guéri le mari lorsqu'il était soldat. C'est le dessein du succès qui n'est pas un succès et d'une tragédie qui n'est pas une tragédie. C'est le dessein de la France et de la réalité lyrique de toute grande culture. Estelle est le symbole de la France parce qu'elle ne se réalise pas d'une façon cohérente ou définissable. Elle protège et accueille et attend. Comme la France. Elle continue de vivre sans pouvoir découvrir une mode de vie qui soit permanente, ou acceptable au monde, ou rappelée par les jeunes et les vieux autour d'elle. Elle est la destinée de la France, raffermie par la guerre et le désastre, oubliée pendant la dangereuse paix qui sépare les guerres.

Nous sourions pendant la représentation du *Cœur de France* seulement à cause des costumes et des gestes qui, étant les caricatures de nos costumes et gestes à nous, nous font passer par quelques instants de réflexes nerveux. La scène des bicyclettes, les prestidigitations de l'oncle Jules au banquet de noces, les propositions de la prostituée du Moulin Rouge faites au mari innocent : toutes ces scènes et tant d'autres, sont des instants prodigieux de photographie et de jeu, accomplis par le réalisme de l'art français qui est cette connaissance profonde du cœur humain, mais qui représentent de toutes petites actions au premier plan d'un tableau sombre et solennel.

Les trois invasions en France, faites par le même ennemi pendant la vie de la femme Estelle, ne pouvaient pas servir de sujet de tragédie

parce qu'elles appartiennent à un passé lointain et à un avenir qui n'est pas absolument inconnu. Elles ne sont pas les trois actes d'une tragédie, mais les trois scènes d'une histoire épique qui n'est pas encore achevée. Un pays ne ressemble pas à un homme qui peut être écrasé et qui meurt. L'idée de la France n'est pas réduite à une définition dans ce film, elle est sentie dans les trois baisers sur la joue d'Estelle, trois baisers qui ont remplacé pour cette femme une autre sorte de vie, comme les trois invasions, sans détruire l'idée de la France, ont remplacé la paix qui est le climat et la terre et le destin de la France.

WALLACE FOWLIE

LES LIVRES

ANATOLE LAPLANTE, CURIEUX HOMME

Un livre de Hertel, fonds et forme. Avant *Anatole Laplante, curieux homme*, il y avait eu *Mondes Chimériques*. Ces deux livres forment peut-être la partie de l'œuvre de Hertel dont on aura le moins parlé, ils n'en surgissent pas moins à la tête de ses écrits. Des autres volumes de François Hertel, on a dit qu'ils renfermaient des souffles claudéliens. Pour être incomplet, le jugement n'en apparaît pas moins d'une grande justesse.

Avec *Mondes Chimériques* et *Anatole Laplante*, nous quittons les sphères de l'imitation pour entrer dans le temple « Hertel », d'architecture parfois fantaisiste, mais toujours fondée en immuabilité métaphysique. Charles Lepic, c'était l'intelligence raffinée de toute une race juive, qui promène ses cogitations et ses caprices à travers la sottise bourgeoise née de notre civilisation. Charles Lepic peut être un homme, il n'est pas nécessaire qu'il le soit. Lepic est au-dessus des extérieurs, il est au-dessus de lui-même. Il s'amuse du spectacle des êtres vivants et du monde inerte, en symphonie ou en dissonance. Il assiste à la vie comme à un opéra.

Lepic rencontre un jour Anatole Laplante, l'arrête, lui parle. Il lui plaisait de lui faire partager ses conceptions sur la vie, les organismes sociaux, ses vues ontologiques. Par la force des choses, Anatole Laplante est devenu son ami. On reconnaît ici l'axe principal des *Mondes Chimériques*, évoluant en grande partie autour de la pensée de Lepic.

Dès le début de *Anatole Laplante, curieux homme*, Charles Lepic est relégué à l'arrière-scène pour céder le plateau à une personnalité soudainement baignée d'une lumière intense, la personnalité même d'Anatole Laplante.

Plus que Lepic, Anatole Laplante est homme. Il a souffert dans sa chair, il a observé, et il pense. Tout son être nous est révélé par étape. Souffrance, Observation, Pensée, voilà Anatole Laplante.

Souffrance

Laplante a souffert, parce qu'il a aimé. Nul ne peut aimer sans souffrir. Comme les autres hommes, Laplante a connu la femme, l'a suivie, l'a adorée. Sans jamais le savoir, ils s'aimèrent. Un jour, il apprit la vérité, la pénible vérité, mais il était trop tard. La femme était morte. Bêtement, une sorte de fatalité les avait éloignés l'un de l'autre. Sur ce thème, Hugo eût élaboré un autre Ruy Blas. Hertel n'en a fabriqué qu'un chapitre, et nous ne songeons pas à lui en faire grief. Un homme de la trempe d'Anatole Laplante n'est pas né pour l'amour. L'observation et la spéculation, voilà les deux principales raisons d'être du héros.

Observation

A mesure qu'Anatole Laplante se dégage de l'influence de Charles Lepic pour revêtir une personnalité caractéristique, le monde de ses alentours se transforme pour lui en un immense spectacle de marionnettes. L'observation lui devient une sorte d'évasion nécessaire, et c'est ainsi qu'il quittera la métropole, pour un bref séjour dans la vieille capitale.

« Il faut qu'il aille voir comment les choses se passent ailleurs », nous confie l'auteur. Laplante ira chez son oncle, Mathurin Trudeau. Dès son arrivée à Québec, première constatation, qui ne laisse pas de lui causer une certaine amertume : les hommes sont partout les mêmes. Mais la vieille capitale est moins violente que Montréal; les gens y sont moins nerveux, moins pressés. On y peut les observer à loisir. Ils se livrent, et non point seulement leur système nerveux.

Laplante trouvera surtout du repos à voir agir son oncle et ses deux neveux. Mathurin Trudeau est un « bourgeois à mi-côte ». Son grand rêve est de pouvoir demeurer un jour sur la Grande-Allée. Laplante s'amuse véritablement de cette mentalité villageoise. Jean, le fils aîné, est l'homme aux affaires. Il se sert de la vie, mais ne l'aime pas. Il se sert de la femme, il ne l'aime pas davantage. Il se sert de tout, sans rien aimer, sans aimer personne, par une sorte d'automatisme, que l'on pourrait mettre en exergue de notre civilisation américaine. Par contre, Jacques, une âme d'artiste, aime tout ce qui est beau, sans rien utiliser pour son profit. Il vit pour admirer, pour aimer. Laplante le sent plus près de lui, ce Jacques; mais quoi qu'il arrive, Anatole Laplante ne participe pas aux Trudeau, à leur vie. Laplante observe. (Le lecteur est à même de noter une ressemblance assez étonnante des caractères de Jean et de Jacques avec ceux des héros de *l'Ordre* de Marcel Arlan : Jean et Gilbert. Il est même jusqu'à l'intrigue amoureuse qui ne soit pas entièrement différente de contours dans les deux romans. Pure coïncidence peut-être !)

Anatole Laplante consentira toutefois à conseiller Jacques en amour.

Et de sa bouche de philosophe tomberont des paroles de sagesse d'une vérité quasi métaphysique, d'un empirisme conscient :

« Quoi qu'on veuille, c'est le corps qu'on cherche avant tout. Mépriser le corps de quelqu'un ou le sous-estimer, feindre de ne chercher que l'âme, c'est un mensonge et une sottise. Nul ne veut que l'on méprise son corps, parce qu'il sent bien que le corps est essentiel à l'être. Sans lui, l'âme ne serait point. »

Ne dirait-on pas que c'est Dieu lui-même qui parle ?... Cette préoccupation du rôle complémentaire de l'âme et du corps avait été merveilleusement cristallisée par l'auteur de *Où le Cœur se partage*. Au début de ses réflexions, Marcel Arlan s'écrie, en effet : « Le corps est un des noms de l'âme, et non pas le plus indécemment. »

Anatole Laplante n'a pas connu que l'observation de ses extérieurs, mais il est entré chez les êtres, et leur a demandé leur forme, leur essence spécifique. Il s'agit d'une observation d'un mode supérieur, qui constitue probablement une trouvaille de François Hertel. Elle apparaît tout entière dans le chapitre « les Menottes », que nous aurions préféré lire, par souci de gradation logique, après les chapitres qui relatent l'évasion de Laplante dans la vieille capitale.

Il faut lire « Les Menottes » comme un conte philosophique d'une rare perfection. Les trois fous de ce conte y vivent d'une vie étrange, peut-être inconnue jusqu'ici du roman français. Seuls les auteurs russes ont probablement traduit avant Hertel cette mystérieuse lucidité des humains, voisine de la folie. C'est l'irréel aux prises avec le réel, c'est la pensée qui livre tout à coup ses puissances d'inconnu, ses puissances noires.

« Je n'admets qu'une chose », conclut Laplante, « la complexité du réel. Sais-tu qui a mis des menottes à tout ce monde ? C'est la vie. Je ne crois pas qu'un seul de ces trois êtres soit menteur, ni fou. De quoi souffrent-ils donc ? Ils sont trop lucides. »

Spéculation

Tout comme son ami Lepic, dont il essaie vainement d'étouffer en lui la sourde influence, Anatole Laplante se caractérise encore par la spéculation. Nous parlons ici de pensée pure, sans intérêt pratique.

Dès le début du volume, et au moment où Anatole Laplante s'éveille aux yeux du lecteur, la préoccupation de penser se manifeste chez lui à l'état de passion. Il ne lui suffit pas de constater le départ de Lepic, il s'est donné la mission de l'expliquer. Il ne suffit pas davantage de constater la présence immatérielle de Lepic en lui, il prend la décision de s'en délivrer. Et François Hertel nous fait assister aux diverses phases de cette « libération » progressive.

Ce phénomène psychologique assure à lui seul le maintien d'une ligne de continuité entre les divers chapitres du volume.

A la fin, Anatole Laplante réussit à penser par lui-même. Il a même réussi à composer une sorte de journal philosophique « qui contient l'essentiel des pensées Lepic et Laplante ». Mais à mesure que Laplante

se dégage de l'influence directe de Lepic, un drame s'amorce : celui de la présence matérielle du maître. Une sorte de compensation.

A la fin des « Mondes Chimériques », Charles Lepic avait soudainement annoncé son départ pour la Nouvelle-Zélande. Laplante n'a pas accepté ce départ. Il était trop soudain, trop semblable à la mort. Laplante ne pouvait l'accepter, le comprendre.

Et nous sommes introduits à la grande préoccupation hertélienne, la folie et l'humour. Jusqu'au retour du maître, Laplante passera par diverses phases limitrophes de la raison et de l'insanité. L'inconscience lui livrera successivement les traits de Lepic, ses attitudes, ses paroles. Compénétration graduée de Laplante et Lepic, qui annonce un troisième volume, où les héros devront jouer un rôle de solidarité.

Chez Lepic, l'influence de la folie offre un caractère particulier. Elle sera spécifique de toute une génération d'hommes, celle qui dépendra de la nôtre. Cette folie provient d'une trop grande lucidité de l'esprit. L'isolement qui en résulte, introduit peu à peu au déséquilibre, et pour qui ne s'en amuse pas, c'est la folie à brève échéance, en tous cas la demi-conscience.

Dans son journal de sanatorium, Lepic, lui, s'en amuse, et nous y découvrons pourquoi il n'y succombe pas. Cette sorte d'humour est « substantiellement » hertélien, et nous le retrouvons un peu partout à travers ses écrits.

Romans « plaqués »

A la suite de ces quelques observations critiques, il est impossible de conclure à un « recueil de contes philosophiques ». Au contraire, *Anatole Laplante, curieux homme* est un véritable roman, où les personnages y vivent une vie étrangement humaine.

Mais il s'agit évidemment d'une méthode nouvelle d'écrire le roman, que l'on pourrait apparenter en une certaine façon au surréalisme en peinture. Seules, les dominantes nous sont livrées dans leur jeu de sous-jacence, sans aucun lien apparent. En sorte qu'à la fin du volume, Anatole Laplante n'apparaît pas comme un homme, mais bien plutôt comme une sorte de pieuvre fantastique, avec des tentacules fixées en chair, d'autres en esprit, et les autres dans l'inconscience. Chacune des tentacules est pleine de vie, mais elle vit indépendamment d'un même centre névralgique. *L'homme est en même temps multiple et un.* C'est pour cette raison que l'analyse le tue.

Anatole Laplante, curieux homme est donc une sorte de roman plaqué. Il a la qualité de faire surgir de nouvelles sources de vie dans le domaine de la spéculation philosophique, mais il a le tort de contredire la vie. Est-ce que les avantages de cette manière en équilibrent les inconvénients ? C'est là un nouveau problème.

EUGÈNE CLOUTIER

PELLAN

par MAURICE GAGNON

Vingt illustrations

... « M. Maurice Gagnon esquisse la carrière "unique" d'Alfred Pellan, dégage les grandes lignes de sa personnalité, de sa technique, de son esprit créateur. »

JACQUES FORTIER *Mes Fiches*

« M. Gagnon dit l'essentiel sur l'art de Pellan. »

L'enseignement secondaire

« Maurice Gagnon s'est donné sans retour à la cause de l'art et il se révèle un animateur infatigable. »

Le Devoir

... « cette brève introduction mérite d'être lue avec attention. Aucune surenchère, mais une analyse lucide et complète. »

YVES FILFE *Revue Dominicaine*

« Nous tenons ici à rendre hommage au travail d'explicitation esthétique de M. Maurice Gagnon qui se dépense sans compter pour la cause de l'art vivant et libre. On retrouve dans le Pellan qu'il nous présente aujourd'hui l'enthousiasme et la conviction que font jaillir en lui les œuvres belles. »

JEAN LE MOYNE *Le Canada*

Prix : \$ 0.80

JEAN BRUCHESI

De Ville-Marie à Montréal

« *De Ville-Marie à Montréal* constitue un tableau aéré et précis, en deux chapitres, de l'histoire de la métropole du Canada, depuis ses débuts jusqu'à nos jours, et se lit comme un roman... »

RENÉ LANGLAIS

L'Action catholique

« On connaît la manière de M. Bruchési : mettre à la portée du plus grand nombre, au moyen d'une langue simple mais soignée, en un mot bien française, quelques-unes des plus belles pages de l'histoire du Canada. »

J.-P. HOULE

Bulletin des Etudes françaises

« Une sorte d'histoire du Canada en comprimé, et qui suggère l'essentiel. Au sortir de cette lecture vous n'êtes ni agressif et ni honteux. »

BERTHELOT BRUNET

Amérique française

« En éliminant l'accessoire, en se limitant à l'essentiel, Jean Bruchési a réussi à nous donner une vue d'ensemble, un panorama extrêmement vivant. »

La Revue Moderne

Prix : \$ 1.00; Edition numérotée sur vergé : \$ 1.50

LEON BLUM

L'HISTOIRE JUGERA

« Aucun être ne correspond moins à sa légende que Léon Blum. Il n'est pas un dilettante, il est un croyant. Il n'est pas un faible. Il est l'homme d'un courage indompté. Il n'est pas seulement un internationaliste, il est un grand patriote, mais il est aussi un fervent démocrate et il est notre ami. »

WILLIAM C. BULLITT
Préface

« Léon Blum, ancien premier ministre de France et chef du Front Populaire, a été accusé d'avoir causé la débâcle française. Ce livre est sa réponse. »

LILIAN T. MOWRER
New York Post

« Le style de Léon Blum est souverain. Mais une telle perfection de la forme, même fondée sur une immense culture, ne saurait exprimer des inventions opportunes de l'esprit... La sûreté de l'expression, l'extraordinaire pertinence des termes et des citations, écartent l'idée des improvisations rapides d'une nuit fiévreuse. Chaque pensée se rattache au travail et aux spéculations d'une vie entière. »

France-Amérique
PAW

Prix : \$ 2.00; Edition numérotée sur Japon : \$ 10.00

HENRI LAUGIER

Combat de l'exil

Collection **France Forever** : \$1.25

REX DESMARCHAIS

La Chesnaie

roman

« *La Chesnaie* est un livre précieux, un témoignage sur notre temps... L'œuvre pose une ou deux questions essentielles et qui engagent la personne du lecteur. »

CLAUDE LUSSIER

Le Quartier Latin

« Ceux qui n'auront vu dans ce roman, écrit de main de maître, que le récit délicieux des tourments que peut causer un solide complexe d'infériorité dans l'âme fascinante de certains jeunes gens, sauront gré à M. Desmarchais d'avoir étalé cette âme à nu avec un raffinement d'artiste et un tour de plume vraiment enviable. »

GUY JASMIN

Le Canada

« *La Chesnaie* recevra peut-être un meilleur accueil dans l'avenir, lorsque les tempêtes de l'heure auront fait place à un ciel serein. Je ne puis me résoudre à classer d'une façon définitive une œuvre dont la langue est si riche et si parfaite, une œuvre qui pose devant l'esprit un bon nombre de nos problèmes nationaux, une œuvre qui est bien près d'être une synthèse de toute notre vie politique. »

EDOUARD LAURENT

Culture

« *La Chesnaie* est une œuvre généreuse, l'auteur y a mis beaucoup de lui-même. »

RAYMOND TANGHE

L'Action Universitaire

« *La Chesnaie* est une œuvre intéressante, cohérente, personnelle, qui sort d'ailleurs des ornières de notre littérature habituelle. »

GUY SYLVESTRE

Le Droit

Prix : \$ 1.25

Edition numérotée sur Japon : \$ 3.00

sur Byronic : \$ 2.00

JOHN GUNTHER

L'Amérique latine

« Comme ouvrage d'initiation à l'Amérique latine, je ne connais rien de mieux que ce reportage. »

ROGER DUHAMEL *La Revue Moderne*

« Dans le présent volume, l'auteur se propose un triple but : esquisser un tableau de la situation politique de chacun des vingt pays de l'Amérique latine qu'il a visités; faire un juste portrait de leurs hautes personnalités; et exposer leurs problèmes les plus urgents. Nous devons reconnaître que ce triple but a été atteint pour la plupart des pays; le tout présenté dans un style agréable et vivant, qui aide l'intérêt à se soutenir jusqu'à la fin. »

RICHARD ARÈS *Relations*

« Au cours de son voyage, Gunther a rencontré des centaines d'hommes politiques de tout clan et de toute doctrine. Il les présente à tour de rôle au lecteur... »

ANDRÉ ROY *L'Action catholique*

« Ceux qui veulent mieux comprendre les événements actuels en Amérique latine feront bien de lire l'ouvrage de Gunther. »

Le Petit Journal

Prix : \$ 3.00; Edition numérotée sur vergé : \$ 6.00

ROBERT CHARBONNEAU

Connaissance du personnage

« Il est aisé de constater que M. Charbonneau s'est longuement interrogé sur le rôle du romancier, sur ses responsabilités, sur ses devoirs. »

CHARLES HAMEL *Le Canada*

« Charbonneau a des remarques sur le romancier, créateur authentique (comme peut l'être une créature de Dieu), des remarques d'une subtilité et d'une intelligence qui révolutionnerait toutes nos classes de lettres, si nous n'étions pas le dernier pays à l'abri de toutes révolutions... »

BERTHELOT BRUNET *La Nouvelle Relève*

Prix : \$ 1.25

WALLACE FOWLIE

La pureté dans l'art

« Le livre de Wallace Fowlie enrichit notre connaissance sur quelques sujets choisis dont il parle avec une compréhension, avec une intimité qui ont tôt fait de gagner notre confiance. »

ROGER DUHAMEL *Le Canada*

« M. Fowlie pourrait bien se révéler le successeur de ces grands critiques universels qui ont été ou sont encore Charles du Bos et Wladimir Weidlé. »

GUY SYLVESTRE *Le Droit*

« The five essays which compose this volume (Le secret du chant, Mallarmé, T. S. Elliot, Gide, Le roman français) offer a lyrical and spiritual message interwoven with critical views. »

ANDRÉ DELATTRE *Books Abroad*

« Il est bon que des ouvrages comme celui de M. Wallace Fowlie protègent les sources de la poésie, en ravivant en nous le sens du mystère et la loi fondamentale du symbolisme qui est une participation à l'être éprouvée ou suggérée. »

YVES FILFE *Revue Dominicaine*

Prix : \$ 0.90

MARCEL RAYMOND

Le jeu retrouvé

Préface de Gustave Cohen

« Je fus tout de suite frappé par la personnalité de ce tout jeune homme, petit de taille, aux yeux bleus, aux traits anguleux, à la parole incisive et vive, dont les connaissances littéraires me stupéfaient, dont les connaissances scientifiques me surprenaient et dont la chaleur de cœur me fit bientôt un ami. »

Préface GUSTAVE COHEN

« Sur Jacques Copeau et sur le théâtre nouveau, Marcel Raymond a su composer une somme vivante... »

P. HILAIRE, cap. *Revue de l'Université d'Ottawa*

« Copeau a trouvé en Raymond un biographe et un exégète averti; nous devons à celui-ci une synthèse substantielle de l'effort qui a rajeuni la scène française... »

EMILE LEGAULT, C. S. C.

directeur des Compagnons de Saint-Laurent

« Marcel Raymond connaît à la perfection le théâtre contemporain... »

ROGER DUHAMEL *Le Devoir*

Prix : \$ 1.50; Edition numérotée sur vergé Byronic : \$ 3.00

Vient de paraître

LE DEUXIEME VOLUME
DE L'ÉDITION DEFINITIVE
D'UNE OEUVRE INDISPENSABLE

Histoire du Canada

par

F.-X. GARNEAU

La nouvelle édition de *l'Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, soigneusement revue par le petit-fils de l'auteur, M. Hector Garneau, se distingue de toute façon des éditions publiées à Paris. Le texte adopté est celui de la quatrième édition de 1882. Il comporte non seulement la suppression des passages périmés, mais encore des additions qui font suite au récit, certains redressements qui s'imposaient. D'autre part, les notes et les appendices sont remplacés par de brèves références et une bibliographie mise à jour, où figurent avec avantage les meilleurs livres des historiens et des érudits canadiens.

Cette réédition s'adresse au grand public à la fois et aux élèves de nos maisons d'enseignement secondaire et supérieur.

ÉDITION EN PLUSIEURS VOLUMES
FORMAT BIBLIOTHEQUE

*On peut souscrire dès maintenant à la série
chez son libraire ou chez l'éditeur*

Le 3^e volume paraîtra à la fin de septembre.
Les 4^e et 5^e volumes sont sous presse.

ÉDOUARD MONTPETIT

SOUVENIRS

Le livre le plus important de la saison littéraire ... \$ 1.50

EMIL LUDWIG
MACKENZIE KING

Par le biographe de Goethe, Napoléon, Roosevelt et
Staline \$ 1.00

MARCEL DUGAS
PAROLES EN LIBERTÉ

Le meilleur livre de Marcel Dugas \$ 1.00

MOLIÈRE
ŒUVRES

Toutes les grandes œuvres. Introduction et notes par
Georges Raeders. Collection « Classiques de l'Arbre »
2 volumes de 320 pages \$ 3.00

VIGNY
ŒUVRES

Introduction et notes par Fernand Baldensperger.
Collection « Classiques de l'Arbre » \$ 1.25

AUGUSTO-J. DURELLI
LIBÉRATION DE LA LIBERTÉ

Comment réaliser la « véritable démocratie » \$ 1.00

GEORGES BERNANOS

SOUS LE SOLEIL DE SATAN, roman

« Bernanos n'ignore aucun des problèmes de l'Eglise,
du prêtre, des passions politiques ou religieuses » ... \$ 1.75

SAINT ALBERT LE GRAND
TRAITÉ DE L'UNION À DIEU

Collection « Textes Spirituels » destinée au public cana-
dien qui se soucie de nourrir sa foi et ses méditations
à la source authentique des œuvres spirituelles \$ 0.25

PÈRE LOUIS LALLEMENT
DOCTRINE SPIRITUELLE

Collection « Textes Spirituels » \$ 0.25

E. AUBERT DE LA RÛE
ST-PIERRE ET MIQUELON

Collection « France Forever », 44 illustrations \$ 1.75

ROBERT LAFRANCE
L'IRRÉELLE, roman

« Il faut en recommander la lecture aux personnes qui
ne détesteraient pas de voir Maurice Dekobra prendre
de temps à autre le style de Dely » \$ 1.50